

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

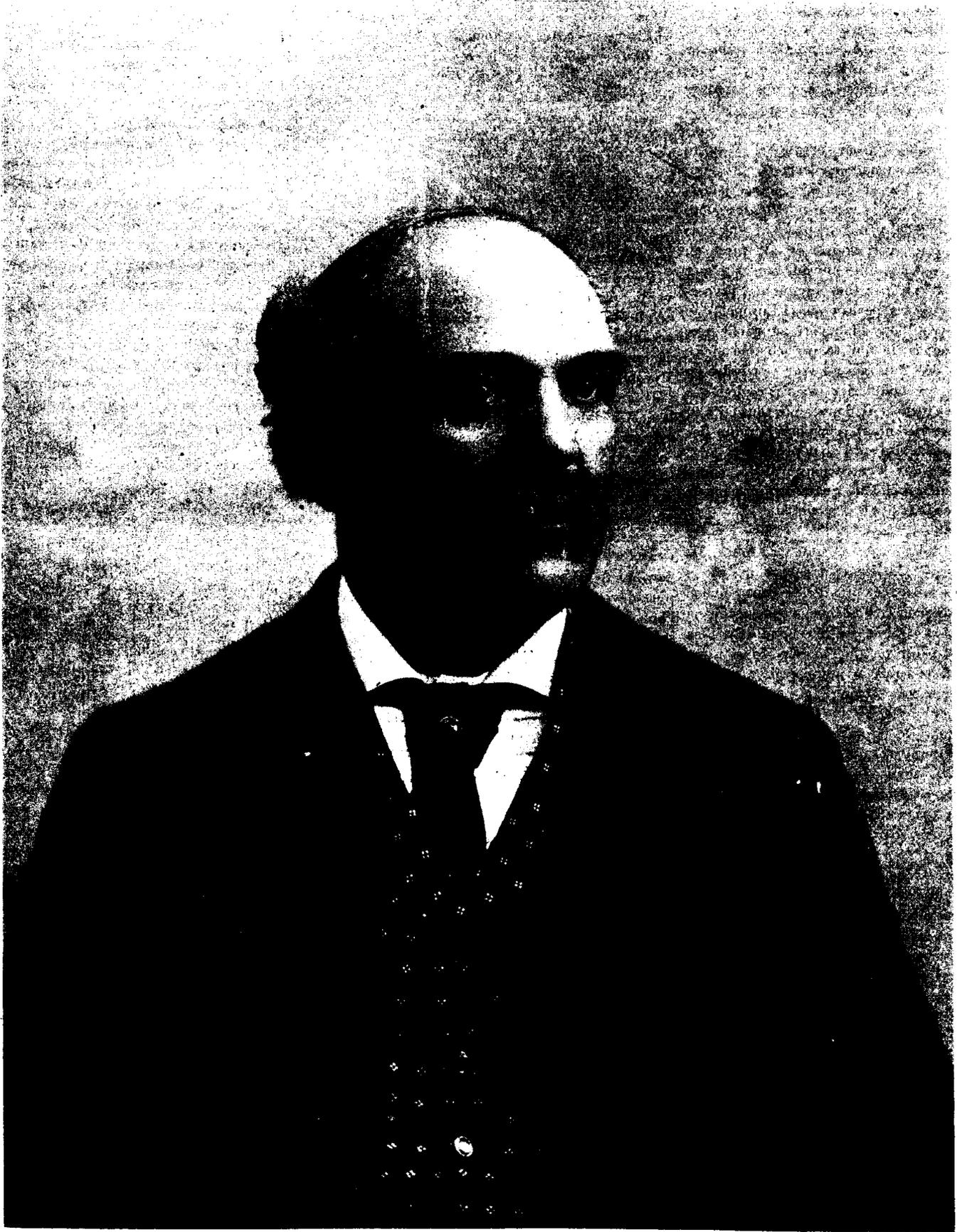
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 885

MONTREAL, 20 AVRIL 1901

5c LE No



L'HONORABLE M. M.-E. BERNIER,
Ministre du Revenu de l'Intérieur

Onésime Reclus

ET LES CANADIENS FRANÇAIS

Relativement à nos questions sur l'avenir de la race Canadienne-française, un de nos amis nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir de l'éminent géographe français. Cette opinion, bien que trop pessimiste, dans l'ensemble ne mérite pas moins de prendre place dans nos "Documents historiques" parce qu'elle contient de dures vérités. Elle vaut donc la peine d'être lue et méditée par nos lecteurs qui nous devons une primeur d'une haute importance.

C'est Rameau qui a révélé le Canada-français à la France, Rameau qui est mort désabusé, comme nous le sommes tous, quand il a vu les Canadiens envoyer des volontaires contre les Boers. C'est lui qui a été votre véritable écrivain national vis-à-vis de la France, de l'Europe, enfin l'homme vraiment génial qui vous a aimés par dessus tout. Moi son confident, je vous assure qu'il a bien souffert de la voie où vous vous êtes engagés et au bout de laquelle il nous paraît qu'il y a le néant.

Quand nous comparons votre force réelle à votre force d'autrefois, nous sommes consternés. Mais qui de nous, fervents du Canada-français, aurait jamais cru qu'à l'aurore du XXe siècle vous ne seriez guère chez vous que 1,600,000, quand on comptait sur trois millions, que vous n'enverriez pas de pionniers au Nord-Ouest, que vous laisseriez envahir sans dire mot ce pays de votre avenir par tous les toqués, les sectaires, les plus grossiers paysans de l'Europe, que vous perdriez un million d'hommes au profit des crimes de vos ennemis de tout temps (comme si les deux cinquièmes des Français allaient se perdre en Prusse), que vous ne modifieriez pas vos règlements des terres à bois et terres de colonisation, tous faits au profit des spéculateurs, autant que pour la ruine des honnêtes paysans, et... si nous avions prévu tout cela, croyez que quelques-uns d'entre-nous n'auraient pas déposé tant d'ardeur pendant quarante années pour des Français qui se défendent si peu et si mal.

Penser qu'il y a trente-huit ans, je prêchais à votre premier agent de colonisation nommé en France, M. Verret, si j'ai bonne mémoire et que nous lui disions Rameau quelques autres et moi : "Si vous ne vous défendez pas exactement comme nous vous engageons à le faire, vous êtes perdus, car tout peuple dans les conditions du vôtre est perdu, l'histoire le montre, quand il ne réagit pas dès le premier jour, suivant une loi qui est toujours la même :

Grandir autant ou plus que grandissent les autres.

Vos gouvernements conservateurs comme libéraux ne se conduisent pas mieux. Eux qui s'en vont racolant des immigrants dans le monde, Mennonites, Hongrois, Galiciens, Doukhobors, Polonais, pour étouffer le germe canadien dans le Nord-Ouest, ils n'ont pas dit un mot pour faire rendre justice à de vrais colonisateurs.

Comment pourrez-vous jamais nous faire comprendre que dans un pays de *fair play*, de franc jeu, théoriquement du moins, sous un régime dit constitutionnel, les 3/10 de la population paient l'impôt pour se détruire eux-mêmes sans phrase ? Car enfin ! à quoi servent les sommes énormes que vous votez aux fins de l'immigration, sinon à vous noyer chaque année un peu plus dans une mer hostile ! Or constitutionnellement, vous avez droit aux 3/10 de subsides pour votre renforcement à vous. On veut vous inonder de cosmopolites et vous n'avez jamais dit : "Halte-là ! Part à deux ! Pas à moitié, puisque nous ne sommes pas la moitié, mais par 3/10 ; puisque tel est notre nombre dans la Puissance !"

Vous me répondez : "Au fédéral, nous sommes impuissants !" Allons donc, une minorité comme la vôtre aurait pu faire des merveilles, puisque ailleurs, des majorités moindres les ont faites. Le régime parlementaire se prête par son essence même, à des compromis qui sont des victoires.

Quel abandon de vous-mêmes ! Et toujours la plaie saignante de l'immigration aux États-Unis.

Je me suis demandé, par cent fois, mille fois, pourquoi le Canada-français ne suscitait pas depuis Labelle,

un vrai défenseur de son peuple, un Hercule, car il faut l'être, qui arracherait à vos gouvernants, les précédents, les règlements, les lois d'où renaîtrait la vie jadis si belle et prodigue du Canada français ?

Pourquoi ne se montre-t-il pas enfin chez vous, un vrai conducteur de son peuple, un patriote pour tailler, ajuster et recoudre cette nation si prodigieusement vivace qui, sous nos yeux s'effiloche en loques ?

ONÉSIME RECLUS.

L'HONORABLE M. BERNIER

Notre journal, n'étant l'organe d'aucun parti, ou d'aucune coterie politique, nous sommes parfaitement à l'aise pour parler des hommes publics, et des choses qu'ils accomplissent sur la scène où s'agitent ceux que la faveur populaire a placés pour la gouverner et l'administration des affaires du pays. Il se rencontre quelquefois, souvent même, disons-le à l'honneur de notre pays, des politiciens patriotes, pour qui les mots : "Honesty is the best policy" est la devise, et l'unique devise. Ils sont les *rari nantes in gurgite vasto* du poète latin ; aussi, où que nous les trouvions, à quelque parti qu'ils appartiennent, les suivons-nous avec intérêt applaudissons-nous à leurs actes et sommes-nous heureux de leurs succès.

Parmi les membres du gouvernement choisis par le verdict électoral du 7 novembre dernier, un de ceux au choix duquel il nous a plus fait plaisir d'applaudir est certainement l'honorable M. E. Bernier, représentant du comté de Saint-Hyacinthe et ministre du Revenu de l'Intérieur.

Il forme partie du petit groupe d'hommes pour qui la devise ci-dessus n'est pas qu'un vain mot, et qui suivent à la lettre dans leur vie la maxime qu'elle emporte.

Nous sommes heureux de le faire connaître à nos nombreux lecteurs, qui nous sauront gré de la chose en publiant quelques notes biographiques. Nous empruntons ces notes biographiques à un article publié dans *La Tribune* de Saint-Hyacinthe, le 22 juin 1900, par M. A. Bourgault, avocat de cette ville, un des plus dévoués et des admirateurs les plus fervents de l'honorable ministre. Les commentaires qui s'y trouvent sont justes, et expriment l'opinion que nous entretenons nous-mêmes à l'égard de M. Bernier.

"Rien ne pouvait être plus sensible à la vieille phalange libérale que l'appel de ce vétéran de nos luttes politiques au poste d'honneur qui lui est assigné. Franc et loyal, toujours il a été le champion des saines doctrines du libéralisme, continuateur dans ce rôle des Dorion, des McKenzie, des Blake, des Laflamme ; continuateur, aussi, de l'hon. Félix Geoffrion dont il était l'ami intime et l'admirateur sincère. Possédant la confiance des membres de la députation tant libérale que conservatrice, confiance solidement établie sur la réputation justement méritée d'homme intègre, de politicien honnête, le nouveau membre du cabinet sera une aide puissante pour le gouvernement. Ses conseils, dictés par la sincérité et marqués au coin de la logique et du bon sens, seront écoutés avec le respect dû aux opinions franchement émises et fermement soutenues.

"Avec ce qu'il croira être son devoir, jamais Bernier ne tergiversera ni ne compromettra, et je sais une chose : c'est que, le jour où il sortira de la politique, il en sortira la tête haute, avec la réputation intacte d'honnête homme qu'il apporte en entrant au ministère.

"Le chef du parti, en appelant à ses côtés le représentant de St Hyacinthe, s'est acquis, pour lui, son ministère et le parti libéral, un ami sincère sur le dévouement duquel il peut compter, et dont il a été à même déjà, en maintes circonstances, d'apprécier la justesse de coup d'œil et la sagesse de conseil. Avec la marche de la politique dans notre pays, il n'est pas impossible que l'opportunité de pareille appréciation ne se présente de nouveau.

"M. Bernier a été mêlé activement, durant ce dernier quart de siècle, au mouvement industriel et agri-

cole, dans notre district. Il a contribué pour une large part, à faire de la cité Saint-Hyacinthe ce qu'elle est aujourd'hui. Il a dévoué ses connaissances, son temps et son influence au succès et au maintien de nos institutions manufacturières et financières ; il y a mis et sacrifié des capitaux.

"La classe agricole possède en lui un ami sincère. Agriculteur lui-même, il est en position de connaître les besoins de cette partie importante de notre population, de ce facteur puissant de notre richesse nationale.

"La population ouvrière, cet autre facteur, puissant également, de la richesse d'un pays, a toujours eu en lui un ami franc et sincère, dont l'aide ne lui a jamais fait défaut, sur le dévouement duquel elle peut toujours compter.

M. Bernier est un puissant orateur, un des meilleurs que les partis politiques, dans cette province, peuvent faire figurer sur l'estrade. Son prestige sur un auditoire est très-grand, incompréhensible pour quelques-uns : le secret de ce prestige, de cette force, se trouve dans la franchise de l'homme qui blâme ce qu'il juge mauvais aussi sévèrement chez un parti que chez l'autre. Jamais Bernier n'a recours au mensonge pour soutenir la discussion d'un point politique, convaincu qu'il est que, si la cause qu'il défend n'est pas assez bonne par elle-même pour l'emporter, elle ne mérite pas de triompher, et ne peut ni ne doit exiger l'abaissement au mensonge pour prévaloir.

"Pour toutes ces choses, nous applaudissons de tout cœur à l'entrée de notre représentant et concitoyen dans le ministère.

"La vieille phalange libérale, pour la protection et la sauvegarde de ses principes et de ses traditions, pour l'accomplissement de son programme politique, a foi en Bernier, a foi en la droiture de son jugement, en sa loyauté, en sa franchise, en son honnêteté.

"Voici quelques notes biographiques du nouveau ministre : M. Michel-Esdras Bernier est né à Saint-Hyacinthe le 28 septembre 1841. Originaire de France, sa famille émigra au Canada et elle s'établit dans le comté de l'Islet d'où elle vint à Saint-Hyacinthe. Il est le plus jeune fils de feu Etienne Bernier, cultivateur, et de dame Julie Lussier, son épouse. Après avoir fait un cours d'études au séminaire, ici, il entra au bureau de M^{re} H. Saint-Germain, notaire, où il fit son stage d'étudiant. Admis au notariat en juin 1867, il se livra à la pratique de sa profession à Saint-Hyacinthe même et il se créa en peu de temps une belle clientèle. Il exerce sa profession en société, depuis de longues années, avec M. Joseph Morin, et avec, aussi, depuis quelques mois, M. François Bordua. Membre du bureau de la Chambre des Notaires pour le district de Saint-Hyacinthe, de 1867 à 1870, et, pour la province, de cette époque à ce jour, il en a été le président de 1882 à 1885.

"Il a rempli les fonctions de secrétaire trésorier des commissions municipales et scolaires pour la paroisse de Saint-Hyacinthe de 1864 à 1878. Il a rempli, durant nombre d'années, les mêmes fonctions au conseil de comté.

"Nommé syndic officiel, en vertu de la loi des faillites, il a agi comme tel pour les comtés de Saint-Hyacinthe et Bagot, de 1869 à 1874, et pour le district de 1874 à 1880.

"Il a été directeur de la société d'Agriculture du comté de Saint-Hyacinthe durant de longues années et il a agi comme président de cette association de 1884 à 1895. Il a également fait partie des bureaux de direction de la banque de Saint-Hyacinthe, de la compagnie manufacturière de Saint-Hyacinthe, de la compagnie d'éclairage au gaz de Saint-Hyacinthe, et de diverses autres institutions financières de ce district.

"En politique, M. Bernier est un libéral de la vieille école ; il a suivi le mouvement et a fait les luttes depuis avant 1867. Après avoir refusé la candidature à diverses reprises pour la représentation aux parlements fédéral et provincial, il accepta lors de l'élection de 1882 et fut élu à une bonne majorité, ayant pour adversaire M. Louis Tellier, aujourd'hui juge de la Cour Supérieure pour le district de Saint-

Hyaci
de 18
cher,
écrasé
naufre
Brode
et, en
De
M. B.

①

Né
à
Pé
souff
vente
J. J.
minis
Je
symp
mél
pleur
ferme
fonde
sa fin
La
rons

C
rait
leur
Com
les
brû
goiv
sait
rien
L
ses
l'hu
de
mer
ma
cett
spé
son
pan
sou
ple

Hya cinthe. Il fut candidat, de nouveau, à l'élection de 1887 et fut élu à une immense majorité, M. Durocher, le candidat conservateur, étant littéralement écrasé et ne pouvant même sauver le dépôt fait du naufrage. En 1891, il défait son adversaire, M. E. Brodeur, avec une majorité de plusieurs cents votes, et, en 1896, il fut élu par acclamation.
Depuis que ceci a été écrit et publié dans la *Tribune*, M. Bernier a subi deux élections ; une, le 4 juillet,

alors qu'il a été élu par acclamation, et l'autre le 7 novembre dernier, dans laquelle il a littéralement écrasé son adversaire, M. A.-P. Cartier, l'avalanche d'une majorité se chiffrant par au delà de onze cents voix.

Un grand nombre de conservateurs s'étant ralliés à sa candidature et parmi ceux-là plusieurs des plus influents et des plus dévoués.

UN CONFRÈRE.

¶ L'esculape dentaire [vous reçoit avec un geste magnifique, et s'écrie :

" Prends un siège, Cinna."

Ou encore :

¶ " C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit..."

Votre dent est malade, il faut la faire arracher (sur un air connu).

Exaspéré, vous vous précipitez dans la rue et allez au premier café dans l'intention de prendre un cordial.

Le patron de l'établissement, après vous avoir servi, engage la conversation.

— Vous avez été à l'église de K., à Pâques, vous avez entendu la belle musique qu'on y a exécutée.

Médusé, vous reculez.

— Vous... aussi, vous vous occupez de... vous n'osez dire le mot.

— Mais oui, répond l'aubergiste, je suis un maître chanteur.

Rendu à l'état hydrophobe, vous grimpez dans un tramway et, tout le long de la route, on parle de théâtre, concert, que sais-je. Pardon, dans un coin deux messieurs Juifs parlent dollars. Et sur les clôtures : *Les Trois Mousquetaires*, *Superba*, *Serge Panine*, etc., etc., et encore etc.

Vous arrivez chez vous mort, anéanti, pulvérisé, vous vous laissez choir sur un canapé avec l'espoir que Morphée viendra vous délivrer de l'obsession.

Vous vous tournez à droite, puis à gauche, ouvrez un œil, risquez l'autre, froncez un sourcil olympien. La cause de tout ce petit manège est une voisine qui clavecine la *Prière d'une Vierge* ou la *Gavotte Stéphanie*.

C'est comme vous voyez une maladie et une vraie. Le plus ennuyeux, c'est que l'on ne connaît pas encore de remèdes. On parle bien d'un *érum*, mais l'inventeur en garde le secret.

Bientôt sans doute nous aurons des spécialistes théâtropatistes.

Oh ! Molière ! !

SYLVIVS.

ÈRE NOUVELLE

Baladins qui jouez la farce de la vie,
Faites sur vos tréteaux couler le sang humain,
Et vous verrez parmi les voyous du chemin,
Plus d'un lord dérider sa face épanouie.

La terre se fait vieille et l'homme de demain
Sentira—gai brigand—son âme réjouie,
Quand, rehaussant la gloire, il armera sa main
Du glaive que forgea l'antique barbarie,

Le Droit n'est qu'un vain mot de sottise humanité ;
La Vie est à prix d'or ; quand à la Liberté,
On en fait une esclave au nom de la Morale !

Pendant que les canons crachent partout la mort,
Pour éteindre à jamais le flambeau du remord,
Un peuple s'abêtit dans une bacchanale !

ALBERT LOZEAU.

CHARITÉ

Oh ! tu remplis mon cœur d'une allégresse immense,
Blonde enfant aux yeux bleus.
Quand ta petite main soulage l'indigence,
Quand tu souris aux malheureux

Car tu donnes toujours avec ton doux sourire,
Sainte aumône du cœur !
Et les anges, là-haut, entre eux, doivent se dire :
" Bonne petite sœur ! "

Tu fais bien, mon enfant, de rendre l'espérance
A ceux qui sont déçus ;
L'or ne pourrait guérir une amère souffrance :
Un bon regard fait plus !

Donne, donne toujours pour que tu sois bénie
Et du pauvre et de Dieu
Mais donne avec le cœur et la main, ma chérie,
Donne avec ton œil bleu !

LOUISE BOURGEOIS.

MADAME ROSS

Née à Champlain en 1833, Madame Ross rendait son âme à Dieu le 25 mars dernier, à Sainte-Anne de la Pêrade, après une très douloureuse et longue maladie soufferte avec la résignation d'une chrétienne fervente. Elle était, depuis 1856, l'épouse de l'hon. Dr J.-J. Ross, sénateur, conseiller législatif et ex-premier ministre de la province de Québec.

Je viens me joindre à tous ceux qui ont prouvé leur sympathie à l'honorable sénateur ; je viens de plus mêler à ce témoignage public de reconnaissance un pleur d'affectueux souvenir sur ce cercueil qui, en se fermant, semble-t-il, a poussé une lamentation profonde vers nous qui avons connu Madame Ross avant sa fin.

La terre a sa cendre, le ciel son âme et nous pleurons !...

pleurer cette femme, idole des nombreux privilégiés qui l'approchaient.

* *

" Femme, unique consolation d'un époux malade des suites d'une trop grande somme de travail consacré fiévreusement au bien de son pays ; toi, charitable, dont les aumônes sont aujourd'hui sur ta couronne du ciel comme autant de perles glorieuses, puisqu'il t'est permis, maintenant, de lire dans nos âmes, vois nos chagrins, notre reconnaissance, notre souvenir ! Que le sol où tu dors soit léger à ta poussière ! que Dieu te compte dans ses légions choisies ; et, de l'au-delà, souviens-toi de nous, toi qui es au fond de nos cœurs."

ANTONIO PELLETIER.

Montréal, avril 1901.

THÉATROMANIE

Ne vous effrayez pas de ce grand mot, car il est de beaucoup plus dangereux dans son caractère propre, que dans celui de l'imprimerie.

Ce n'est ni plus ni moins qu'une maladie. Non pas de ces maladies abracadabrantes des savants en us du moyen âge. Même en fouillant les œuvres de Lance-reau, Dieulafoy, Chantemesse, Robin ou celles de notre ami Gaston Lyon, on ne la trouverait pas. Ceci pour une raison bien simple, c'est que cette affection n'a jamais été étudiée ni à la clinique, ni au laboratoire.

Cependant, elle n'en est pas moins dangereuse, car d'après mes observations personnelles j'ai pu constater qu'elle était à la fois épidémique et endémique, contagieuse et virulente au plus haut degré.

Vous allez vous écrier sans doute ? Tiens ! encore un qui a inventé une nouvelle maladie ! !

Calmez-vous, car, vous qui lisez ces lignes en êtes peut-être atteint sans le savoir.

Je ne vous ferai pas languir plus longtemps, la théatromanie est la manie du théâtre. Et Dieu sait si ce fléau fait en ce moment du ravage à Montréal.

A tous les coins de rue, on se cogne à un théâtre, un vaudeville ou à une salle de concert.

Si un ami vous aborde dans la rue c'est pour vous parler de Roy et des Soirées de Famille. Lorsqu'un camarade vient vous voir, c'est pour vous demander votre opinion sur Cazeneuve et sur le Théâtre National.

Fatigué, ahuri par cette obsession du théâtre, vous vous sauvez, vous ne savez où, mais vous vous sauvez.

Tout-à-coup une idée germe dans votre esprit : " Si j'allais voir mon ami, le célèbre avocat Untel ". Vous vous rendez chez lui, sonnez, et une mignonne sou-brette vient vous dire :

" Monsieur est au Monument National, il répète Ruy Blas, que l'on donne au bénéfice de l'œuvre de la Navigation Aérienne "

Ouf ! ! vous dégringolez l'escalier pour ne pas en entendre d'avantage, et énérvé, tout le système en capilotate vous allez consulter le Docteur Machin, une des lumières de la science.

Vous trouvez le médecin occupé à rédiger une Note d'Art pour un journal défunt, ou écrivant une comédie.

A moitié fou, vous vous rendez chez votre dentiste avec le ferme désir, de vous faire arracher une dent. Car, comme vous le savez, c'est là un excellent moyen pour changer le cours des idées.



Photo. Montigny & Cie

MADAME ROSS

C'est une triste réalité, en effet, que de voir disparaître dans la tombe les personnes auxquelles la meilleure partie de nos jours a été intimement liée. Combien grand, le nombre des survivants qui pleurent les disparus !... Qui saura jamais rendre les peines brûlantes qui s'ensuivent ?... Ces choses-là ne se conçoivent point ! Comment le dire ?... Le cœur seul le sait, cela suffit, car l'homme vit par le cœur et n'est rien sans lui !

La haute société perd en Madame Ross une de ses plus dignes et plus gracieuses représentantes ; l'humble perd une protectrice remplie d'abnégation et de sincère dévouement ; ses amies ont malheureusement une sœur de moins, et moi !... moi, je n'ai plus ma seconde mère !... Et je pleure à la mémoire de cette femme vertueuse—moi son protégé d'une façon spéciale—auquel elle a si souvent donné beaucoup de son cœur plein de tendres sollicitudes, si souvent répandu, en flots étincelants, son esprit qui pétillait, si souvent ouvert avec un sourire aimable ses mains pleines de largesses. Je pleure, et j'ai bien raison de

PAGES CANADIENNES

LE SPECTRE BLANC

Le récit suivant, qui date de trente ans tout près, nous donne une excellente idée du style et du genre que nos pères admiraient. Cette page canadienne méritait d'être conservée, mais nous regrettons de ne pas connaître le nom de l'auteur. Quelqu'un de nos lecteurs pourra peut-être nous renseigner.

Arrête passant, respecte ces ruines, ne foule pas à tes pieds ce sol où dorment des héros. Le châtelain affronte l'orage plutôt que de chercher un asile auprès de ces murailles et le villageois n'y passe qu'en tremblant, car c'est là, lorsque le vent du soir soupire dans les débris de la tour, lorsque tout s'écroule et gémit au vieux manoir, c'est là qu'on voit apparaître le "Spectre Blanc". Sa voix plaintive à laquelle l'écho de ce sombre séjour donne un accent encore plus triste et plus lugubre, va se perdre sur les vagues azurées qui minent sourdement les pieds de la tour. Jadis ce lieu fut célèbre dans nos luttes contre les Peaux-Rouges. Plus d'une fois, comme les flots de la rive, la rage impuissante du féroce iroquois vint se briser avec fracas contre ce vieux fort.

Lorsque l'Indien déterrait sa hache redoutable et entonnait son chant de guerre, tous les colons du voisinage, cherchaient à l'abri du château un refuge contre les fureurs de leurs cruels ennemis. Les bosquets délicieux qui l'environnent ont vu souvent le sang du Visage Pâle et de l'enfant des bois se mêler ensemble. Chaque arbrisseau, chaque pierre, conserve le souvenir d'une action éclatante, d'un trait d'héroïsme ou de dévouement.

Ce château appartenait à M. Edouard de Chambly, descendant d'une des plus nobles et des plus vaillantes familles, chez qui le courage et l'amour de la patrie étaient héréditaires. M. de Chambly avait un fils qui s'appelait Edouard comme son père. Un de ses amis et compagnon d'armes, lui avait confié en mourant son enfant unique, une jeune fille charmante, dont la figure aussi intelligente qu'agréable avait un certain cachet d'élévation et de douceur qui lui gagnait toutes les sympathies.

Louise, telle était son nom, grandit avec Edouard qu'elle considérait comme son frère. Edouard portait un amour fraternel à sa sœur d'adoption. Tous deux vécutent sous le même toit, assis à la même table et comblés des mêmes caresses. Ils aimaient à jouer ensemble, et à cueillir dans un bois voisin, la rose sauvage, l'humble violette et le lis emblème de la pureté de leur cœur. Souvent le père d'Edouard retiré à l'ombre des vieux pins qui entouraient le château, contemplait avec un sourire de bonheur l'union et l'amour de ces enfants. D'autres fois les pressant tour à tour contre son cœur, il leur racontait ses aventures au milieu des sauvages et de la forêt. Louise demandait surtout au vieillard de lui parler du combat sanglant dans lequel son père était mort.

Cependant, déjà s'était écoulé cet âge heureux de l'enfance où l'âme pure et naïve, aime sans trouble et exprime ingénument son amour. Des feux inconnus jusqu'alors embrasaient ces deux cœurs faits pour s'aimer et formés l'un pour l'autre.

Un soir, Edouard était venu se reposer sous le feuillage avec Louise dont le regard mélancolique et rêveur, le front soucieux semblaient annoncer des pensées de tristesse et de douleur. Edouard appuyait sa tête sur les bras de Louise dont les cheveux blonds ondulés par la brise venaient effleurer le visage. Les flots en expirant sur la rive murmuraient la fin du jour et les oiseaux sous la feuillée faisaient entendre leurs concerts amoureux. Louise la première rompit le silence.

— Cher Edouard, dit-elle, tu sais combien, je me sens heureuse auprès de toi, et de tes parents devenus les miens. Je verrais avec un charme toujours nouveau couler ici tous les jours de ma vie. Il fait si bon de respirer auprès de ceux que le cœur et la reconna-

sance m'ont rendus si chers. Mais te l'avouerai-je, je n'ose espérer en l'avenir. Le destin qui m'apprit à souffrir dès ma naissance ne s'adoucirait un moment que pour me faire sentir davantage toutes ses rigueurs. Le trépas a marqué mon berceau, mes yeux en s'ouvrant à la lumière furent frappés par l'éclat des torches funèbres. Les premiers bruits qui retentirent à mon oreille furent des gémissements et des pleurs. Les cloches joyeuses qui annonçaient ma naissance, devaient bientôt tinter le glas de la mort. Tige frêle et tremblante l'Aquilon s'acharnait déjà pour ma perte. Quelques jours après, victime de son courage, mon père allait rejoindre celle qu'il pleurerait encore. Abandonnée sur la terre je n'ai jamais connu les douceurs qu'on éprouve sur le cœur d'une mère ou sur les genoux d'un père. Mon existence est vouée à l'infortune. Il n'est personne à qui je puisse confier les secrets de mon âme. C'est en vain que de douces pensées viennent parfois m'arracher quelques sourires. Ces espérances, hélas ! ne serviront qu'à me tourmenter lorsque viendra le temps des cruelles déceptions.

A ces mots, Edouard ému presse longtemps sur son sein Louise éplorée et essaye de la consoler.

— Pourquoi ces pleurs et ces alarmes, dit-il, mon père et ma mère ne sont-ils pas les tiens, ne suis-je plus ton frère, ton amant. Douterais-tu de mon amour et de la constance de mon cœur. Quelle froideur et quelle indifférence tu me témoignes, à moi, qui n'ai point de secrets pour toi. L'hymen doit bientôt nous unir pour toujours et...

— Edouard, interrompit Louise, ne me fais point l'injure de ne pas croire en mes promesses. Je n'ai connu que toi seul dès mon enfance, je t'ai promis ma foi et pour toi seul je vivrai. Je craignais d'attrister ton front toujours serein et de troubler tes sens en te faisant le récit d'un songe affreux que j'ai eu la nuit dernière. Je tremble encore à son souvenir mais puisque tu le désires, écoute, tu sauras tout :

— Le soleil venait de terminer sa course, les voiles de la nuit enveloppaient la terre. Tout bruit avait cessé dans le hameau. A peine si le bruissement de la feuille sous les pieds de la chèvre ou la voix tremblante de la brebis égarée interrompait le silence. Cependant au manoir on ne dormait pas encore. A travers les arbres qui bordent son avenue on apercevait les lumières brillantes qui éclairaient le château. En s'approchant davantage on entendait distinctement des pas sourds et cadencés et les sons harmonieux des instruments se mêlant avec les voix les plus douces et les plus mélodieuses. Une assemblée considérable, parée de ses plus beaux habits, se livrait au plaisir de la danse au milieu d'une salle couverte de guirlandes et de fleurs. Sur toutes les figures se lisait une joie nouvelle produite sans doute par quelque événement nouveau.

— En effet, on fêtait une grande victoire où le brave Edouard s'était couvert de gloire. On vantait partout ses exploits, ton nom était dans toutes les bouches et ton père orgueilleux de toi versait des larmes de joie.

— Tout à coup, un cri s'éleva au milieu de la salle, tous les assistants demeurèrent terrifiés. Les jeunes filles timides et craintives cherchent un refuge dans les bras de leurs mères. Les mères se lamentent et implorent du secours. L'épouvante s'empare des plus braves. Tous les regards se dirigent vers le même endroit, on craint de l'apercevoir encore et les yeux le cherchent comme invinciblement.

— Le voyez-vous là-bas... ce fantôme qui s'avance. Oh ciel ! Tremblez car c'est le Spectre Blanc ! Il marche d'un pas grave et mesuré, un drap blanc cache les formes de son corps et ne laisse apercevoir que sa figure où se reflètent les sombres pâleurs de la mort ; ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, ses joues amaigries, son front sombre, ses mains encore crispées des douleurs de l'agonie, sa bouche d'où s'exhale une odeur de cadavre, tout en lui est fait pour porter la

terreur. On dirait la Mort elle-même emportant quelques lambeaux de la tombe.

Mais sa voix était aussi douce et aussi plaintive que les accents de la colombe qui sous le rameau balançant par la brise gémit sur la mort de sa compagne. Levant ses mains vers l'assemblée muette et tremblante, elle fit entendre ces paroles :

— "Triste, pâle, éplorée, j'ai prêté une oreille attentive auprès du chemin, mais je n'ai pas entendu le bruit de tes pas. J'ai traversé le vallon, j'ai erré au milieu de la forêt, je me suis assise sur les rochers qui bordent la rive ; mais je n'ai pas entendu ta voix. Je t'ai attendu longtemps à l'ombre de ces saules, mais la brise seule murmurait en balançant leurs rameaux touffus. Il ne reviendra pas, ton cher Edouard, il dort sur la terre étrangère et ne se réveillera plus. La froide haleine de la nuit glace mon sein et engourdit mes membres ; errant au milieu des ténèbres je cherche celui qui n'est plus. Pourquoi tant de cruauté, ô Edouard, pourquoi briser ma vie lorsqu'à peine j'ai compté vingt printemps. D'autres amantes plus heureuses pourront un jour tressaillir au nom d'épouse et de mère, mais moi je vais mourir. Pleurez mes yeux, je ne suis plus que l'enfant du malheur ; pleurez son père, pleurez sa mère, que tout gémisses au château, car Edouard n'est plus.

On écoutait encore que le fantôme s'était évanoui ; un silence suivit ce spectacle effrayant. Bientôt on entend à quelque distance le galop d'un cheval ; un soldat se présente ; son sabre est encore taché de sang ; il revenait d'une grande bataille où plus d'un héros avait mordu la poussière ; d'un bond il est à bas de son coursier ; l'assemblée ouvre ses rangs pour le laisser passer, il se dirige vers le vieillard qui pâlit à son aspect, et lui jette ces mots : "Votre fils est mort," puis il s'éloigne ; ta mère faiblit, une sueur froide humecte son front, elle tombe, on la relève, ses yeux se sont déjà fermés à la lumière."

Louise avait cessé de parler. Edouard, attendant, surmontant néanmoins son émotion repartit :

— A quoi bon se laisser illusionner et trembler devant un fantôme produit par les vapeurs de la nuit. Toutes ces visions étranges qu'enfante une imagination ardente disparaissent avec les premiers rayons de l'aurore. Ne sois pas aussi crédule. Laissons les jongleurs indiens s'effrayer du sens d'un rêve ; pour nous, moins superstitieux, espérons en l'avenir. Notre amour est aussi pur que l'onde de ce fleuve, rien ne saurait le troubler. Cesse donc, Louise, de te livrer à de tristes pressentiments. J'aime tant à voir sur ton front cette douce sérénité et sur tes lèvres ce tendre sourire, qui reflètent le bonheur de ton âme et font palpiter mon cœur d'espérance.

— Ta voix, dit Louise, comme le frais zéphyr versé dans mon sein la fraîcheur et la joie. Ton regard plein de tendresse me ranime et me console, je consens à être heureuse pour toi.

Elle avait à peine achevé ces mots qu'ils aperçurent M. de Chambly qui s'avançait lentement vers eux. car l'âge et la fatigue avaient appesanti ses pas. Tous deux par respect se levèrent à son approche. M. de Chambly s'assit à côté d'eux sur le tronc d'un vieux chêne et regardant son fils :

— Edouard, dit-il, plus d'une fois dans ta jeunesse je t'ai raconté les exploits et le dévouement de tes ancêtres. Ta figure qui s'enflammait à mes paroles, le désir que tu m'as toujours témoigné de combattre me disent assez qu'en toi coule le sang noble et vaillant de Chambly. Aujourd'hui il est temps de se servir de ce courage.

— Albion s'est ressouvenu de sa vieille haine contre la France et ses légions foulent déjà le sol canadien. L'âge ne me permet pas de te suivre. Pars seul, mon fils, prends mon sabre et va soutenir l'honneur de ta famille.

— Edouard se jette aux genoux de son père qui le bénit, il se relève, presse un moment sur son cœur Louise tremblante et baignée de pleurs, s'arrache à ses baisers brûlants et vole dans les bras de sa mère. Quelques moments après monté sur son coursier fougueux, Edouard disparaissait dans un nuage de poussière soulevé sous les pas du cheval du guerre. Non

loin du fort Duquesne, dans un vallon bordé de rocs détachés et qui semblent cassés à coup de marteau, le fier de Beaujeu avec 250 Canadiens et ses 600 Sauvages attendait en silence les 1200 soldats de Braddock. Tout à coup on aperçoit un habit rouge, les clairons sonnent, le salpêtre fume, des deux côtés s'engage une lutte sanglante, l'acier se choque contre l'acier, le sang coule, la mort commence son ouvrage. Les Virginiens reculent d'abord épouvantés, leur général les rallie, et les ramène au combat. Les Canadiens moins nombreux se multiplient par des prodiges de valeur. Ils s'élancent au pas de charge, on s'entremêle, l'ardeur est à son comble. Au milieu de ce carnage, un guerrier, que dis-je, un héros se signale entre tous par son impétuosité et son audace. Son sabre abat tout devant lui. Partout il répand la mort et l'épouvante. Mais, voyez, il s'arrête ce torrent dévastateur. Un officier d'Albion horriblement blessé, affaibli par la perte de son sang, pâle, languissant, s'approche de lui.

—Sa démarche chancelante a cependant, je ne sais quoi de noble et de grand qui inspire le respect. Ses blonds cheveux qui tombent négligemment sur ses épaules, sa tête penchée, ses yeux à demi éteints, intéressent en sa faveur et implorent pour lui la générosité de ses ennemis.

—Guerrier, dit-il, en s'adressant à Chambly, je te rends mes armes comme au plus brave de mes ennemis, mes forces ne me permettent plus de combattre.

—La fortune est volage ici, répond Edouard, le courage malheureux mérite respect.

—En ce moment passe un Indien, il brandit son terrible tomahawk ruisselant de sang, de sa bouche sort ce cri unique qu'il répète de distance en distance "mort aux Anglais". Il aperçoit l'Anglais désarmé, d'un bond il est en face de lui.

—Meurs, vipère, crie-t-il encore plus fort.

Chambly, lève son arme pour détourner le coup, le tomahawk glisse et vient s'enfoncer dans le côté d'Edouard, il tombe et expire. Cependant, Braddock, malgré ses exhortations et ses menaces voit ses soldats reculer et abandonner la victoire. Lui-même trouve un glorieux trépas en servant sa patrie. Son armée se débande, les Canadiens triomphent, l'honneur de la France est vengé.

Déjà s'étaient éteints les clameurs des combattants, et le bruit des armes se mêlant aux fanfares bruyantes des trompettes. Tout dormait dans la vallée, à peine les gémissements de quelques blessés luttant encore contre les étreintes de la mort et les pas cadencés de la sentinelle troublaient ce silence

solennel. Penchés sur leur mousquet, près du cadavre d'Edouard, veillaient deux vétérans qui se racontaient tout bas les exploits du père et la mort glorieuse du fils.

Au manoir tout était triste. Dans le salon, près de la lampe projetant sur les murs une sombre lueur veillait Louise ; sa main était appuyée sur la croisée, ses regards tournés vers les nuages menaçants qui s'amoncelaient à l'horizon, semblaient les interroger sur le sort de son amant et pressentir par la tristesse de la nature, la triste fin d'Edouard.

Sa figure pâle et agitée exprimait l'inquiétude et les souffrances de son âme. Tantôt elle se levait par une impulsion soudaine, son front ruisselait de sueur, et son cœur battait avec plus de force. Elle croyait entendre la voix d'Edouard ; illusion ! ce n'était que les gémissements de la brise du soir soulevant les rameaux épais des arbres qui ombrageaient le château. Tantôt, cédant à la lassitude et au sommeil, elle appuyait un moment sa tête fatiguée entre ses mains ; alors les songes les plus divers venaient l'assiéger. On la voyait sourire, rayonner de bonheur, puis s'assombrir, s'agiter et par un effort suprême sortir enfin de cet assoupissement. Mais soudain, Louise se leva et pâlit, le bruit sourd d'un sabre glissant sur la pierre vient de la frapper. Un guerrier inconnu apparaît, il annonce à M. de Chambly la victoire des Français et la mort d'Edouard. Sa mère s'évanouit, M. de Chambly faiblit, mais l'amour de la patrie tempère en lui la douleur paternelle. Louise s'écrie :

.. Edouard, Edouard ", et chancelle.

Le guerrier la soutient, la replace sur son fauteuil, essuie les larmes qui coulent malgré lui et quitte le château en pleurs.

Le soir, la mère avait rejoint le fils. Le vieillard ne tarda pas non plus à suivre son épouse. Edouard repose à l'ombre des pins noirs, près de la tour où la vague plaintive vient se briser contre les rochers.

Longtemps après, Louise comme une ombre se glissait sous le feuillage, et venait s'agenouiller auprès d'une croix. C'est là qu'elle soulageait sa douleur en répandant sur la tombe de son amant le baume de ses prières et ses pleurs. Les échos gémissements répondaient à sa voix, les oiseaux des ténèbres penchés sur les débris du château poussaient leurs cris plaintifs et lugubres tandis que l'orage dispersait avec fracas les pierres à demi renversées par le temps— et l'on dit que depuis on voit la nuit errer le "Spectre Blanc".

1873

UN AMI.

plantes occasionnent souvent des accidents assez graves. Il suffit parfois de s'exposer seulement un instant à ces émanations, même sans toucher la plante, pour se voir, au bout de 48 heures, la figure, les mains et souvent tout le corps, couverts de petites ampoules ou pustules, accompagnées d'une inflammation de la peau considérable et très douloureuse. On dit que c'est au soleil et au milieu de l'été que ces émanations sont le plus à craindre. Grand nombre de personnes toutefois, traitent de chimériques les craintes qu'elles voient témoigner à la rencontre de "l'herbe à puce" et n'as joutent aucune foi à sa malignité. Nous savons que pour nous-mêmes, nous en avons maintes et maintes fois foulé aux pieds, froissé dans nos mains et midans notre bouche, sans jamais en ressentir le moindre effet. Mais les médecins peuvent nous dire sur cela,



SUMAC VÉNÉNEUX

comme à l'égard des maladies épidémiques, que le virus de la maladie qu'occasionnent les émanations de cette plante peut prendre sur une personne et non sur une autre, la chose dépendant des dispositions particulières de la personne qui peuvent la rendre plus ou moins capable de résister à l'influence pernicieuse à laquelle elle se trouve disposée."

Mme Traill, dans ses études sur les plantes du Canada, nous raconte aussi qu'elle en a cueilli plusieurs fois et qu'elle n'en a ressenti aucun mal. Les botanistes sont peut-être réfractaires à cette maladie !

N'importe, pour la satisfaction de tous, nous signalons, en terminant, un remède indiqué par l'abbé Moyen pour guérir ce mal bizarre. "On arrête le progrès du mal si l'on a soin dès le principe, de laver les organes atteints avec de l'eau contenant de l'acétate de plomb ou sucre de plomb."

E.-Z. MASSICOTTE.

HEUREUSE VIEILLESSE

Je connais deux vieillards qui se disent : Je t'aime ! Comme aux jours printaniers où chantaient leurs vingt ans. Leur vie est une fugue avec ce simple thème.

Sur l'orgue aux fêtes d'anges, aux clairons éclatants Ils ont su varier ce thème en cent manières, Passant par tous les tons, rythmé dans tous les temps,

Toujours ont reparu les notes printanières. Ce n'est plus aujourd'hui l'allégre des baisers, Mais modulations d'andante, les dernières !

Et le thème y revient en accords apaisés.

JEAN RICHEPIN.

LE TRAVAIL

Toutes les classes de la société sont mues par ce moteur puissant qui rend la vie moins dure, et dont le résultat tend à améliorer le sort de chaque peuple comme de chaque individu.

Le travail est un besoin de la nature. Sans lui, la terre serait triste et la vie un terrible cauchemar.

Honneur et gloire au travail, car, c'est de lui que provient cette activité féconde qui fait de l'homme un être supérieur.

De lui naît le bien-être. Car, il donne ce droit naturel et sacré entre tous ; possession de la liberté de disposer.

Droit légitime, parce que le fruit récolté provient du devoir : "tu gagneras ton pain à la sueur de ton front."

Essayer de détruire ces droits qui viennent de Dieu même, serait vouloir le renversement des bases fondamentales de la société.

Sacrilège donc est celui qui ose se lever et proclamer que les droits acquis par le travail ne sont que fourberies.

Oh, travail ! tu es le levier puissant qui dirige, qui donne et qui reçoit ! Bénis sois-tu ! ta puissance te vient du Dieu qui créa le tout universel.

RENÉ SAINTE-FOYE.

NOS FLEURS CANADIENNES

"SUMAC VENEMEUX", HERBE A LA PUCE

"L'herbe à la puce" est un petit arbrisseau de un à trois pieds, de bonne apparence, et ses petites fleurs rosées en grappes paniculées sont même gracieuses.

Elle n'est cependant pas aussi commune que l'on pense parce que l'apocyn et la symphorine qui lui ressemblent beaucoup font penser qu'on la rencontre à chaque instant tandis qu'il n'en est rien.

Le sumac vénereux *rhus toxicodendron* ; est originaire de l'Amérique du Nord et il a la réputation d'être un des végétaux les plus délétères que l'on connaisse. C'est bien le cas de dire que les espèces dans les genres des plantes sont comme les enfants de certaines familles : les uns sont bons, les autres méchants.

Ainsi, dans le genre sumac, nous avons le sumac amarante et le sumac glabre, dont les fruits servent à faire des liqueurs agréables, tandis que le sumac vernis et le sumac vénereux renferment tous deux un poison qui peut causer de graves désordres.

Écoutons le savant Provancher : "Le sumac vénereux, de même que le sumac vernis, contient dans toutes ses parties un suc blanchâtre résineux, très acre, renfermant un principe vénereux d'une extrême subtilité. Les émanations qui s'échappent de ces

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AVRIL 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

Nous prévenons les dessinateurs que nous donnerons, dans un prochain numéro, les conditions d'un concours de dessin au crayon. Le sujet sera UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l' " Art Gallery ".

Ce concours, premier du genre, devrait nous mériter la sympathie de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art. Dites-le à vos amis.

FRANC - PARLER

LE RÔLE DES FEMMES

Les pourparlers dont devait dépendre la paix entre le Transvaal et l'Angleterre sont rompus définitivement par la faute de M. Chamberlain, disent les personnes informées.

Quoi qu'il en soit, il est certain, le rôle pacificateur assumé par une noble femme : Mme Louis Botha. C'est elle, dont la douce influence inclina Louis Botha à entendre sans trop de peine les propositions pacifiques. C'est elle aussi qui fit comprendre à lord Kitchener, que les propositions pour être acceptées, devaient sauvegarder l'honneur de ceux qui se défendent avec un si héroïque courage.

La paix ne se conclura point. Il nous plaît, toutefois, de ne pas laisser passer, sans un mot de respectueuse et fraternelle sympathie, ce geste d'une femme qui, une fois encore, suit la grande tradition de toutes les femmes dignes de leur rôle. Nous ne sommes pas des héroïnes—malgré des exemples illustres de grand courage féminin—nous ne sommes pas des guerrières. La gloire sanglante ne nous séduit pas.

Un rôle opposé nous plaît mieux. Celles qui sont mères savent combien une vie humaine, si douloureusement créée, si longuement, si soigneusement mise, pendant des années, à l'abri de la maladie, du chagrin de la crainte même, combien cette existence précieuse nous tient aux entrailles par la durée même, et l'angoisse qu'elle nous a d'abord coûtée. Les mères détestent la guerre.

Le poète latin l'a dit, non le premier. Ce n'est point elles qui, pour un mot, pour un défi, pour accroître d'une province un pays qui n'en a pas besoin, entreprendront la guerre atroce où la mort fauche à pleines gerbes, comme un moissonneur à la Saint-Jean.

Mme Botha sait tout cela et, pieusement douce, elle s'entremet pour la paix. Assez de sang, assez de larmes ont coulé de part et d'autre. Même vaincu, le pays qui sut défendre de la sorte sa liberté, demeure en telle attitude devant l'histoire. Cela suffit à cette femme forte, à cette âme fière que le malheur n'accable pas. Une fraternité tendre nous

vient pour celle qui ose réclamer la paix pour le bien de tous. Et nous, que la guerre épouvante—car ce n'est pas nous qui serions en danger—nous souhaitons à notre sœur lointaine ce qui remplit le mieux une âme féminine : la paix dans son pays comme dans sa famille, des fils dignes de leurs parents.

MARIE OSMONT.

LA DISTANCE N'EFFACE PAS LA NATIONALITÉ

S'il est un fait triste à constater pour qui aime son pays, c'est bien l'exode continu de nos Canadiens-français vers les Etats-Unis.

Ce sont des morceaux de patrie allant s'offrir à l'appétit effroyable de l'hydre américain qui, lorsqu'il ne les dévore pas toujours, nous les rend méconnaissables. Ce ne sont plus ces robustes paysans aux bras nerveux faits pour remuer la bonne vieille terre canadienne, ce sont des êtres exténués, anémiés par l'air vicié des grandes manufactures. Heureux encore si au sein de cette moderne Babylone, ils n'ont pas oublié les derniers accents de leur langue maternelle, la première vérité de leur religion des jeunes années !

Mais, puisqu'en leur idée, nos gens des campagnes croient qu'en abandonnant le sol canadien pour celui des Etats-Unis, ils s'assurent le pain des vieux jours—ce qui, d'ailleurs, est la plus perfide des illusions,—et qu'ils s'opiniâtrent à ne pas vouloir reconnaître la richesse de la province de Québec et des Territoires du Nord-Ouest, puisqu'après tout ils nous laissent avec le désir bien arrêté de conserver leur langue, leur religion et leurs mœurs, nous nous sentons plus enclins à les plaindre qu'à les blâmer.

Il est bien vrai que ces bonnes résolutions s'effritent au contact journalier d'idiômes étrangers : un bon Père Jésuite, qui vient de prêcher une retraite là-bas me l'a affirmé, bien tristement, hélas ! mais il est un remède à cette perte partielle de la nationalité, et ce remède, c'est dans les sociétés, les cercles, les associations canadiennes, dans le cercle intime de la famille qu'il se trouve. C'est au sein de la famille que se continuent sans s'affaiblir les traditions d'une race, que se conservent sa langue et sa foi.

Qu'importe que tout le jour l'exilé soit forcé dans la lutte pour la vie de se servir d'une langue qui n'est pas la sienne, d'affecter des coutumes qui ne sont pas siennes, si, le soir, dans la douce intimité du foyer domestique, il exige que seul le beau parler français chante sur les lèvres de son épouse et de ses enfants.

Qu'importe que durant les heures de rude labeur, il soit en but aux railleries de ses compagnons d'usine, d'une croyance autre que la sienne, si, revenu chez lui, il peut prier en français le Dieu de sa campagne d'autrefois.

La famille, je le répète, c'est la conservatrice admirable des forces d'une nation ; c'est une petite patrie au sein de la grande ; c'est une petite société au milieu de la grande société humaine.

Si chaque famille de nos compatriotes des Etats-Unis se conduisait ainsi, et, en se groupant formait la grande société des Canadiens-français du sol américain, elle serait parfaite et parfaitement conservatrice, étant basée sur la famille. Nous n'aurions pas à craindre pour leur nationalité première, ni leur foi, car celui qui tient à sa langue comme à ses yeux n'abandonne jamais la religion dans laquelle il est né.

Le vieux dicton sera toujours vrai : l'union fait la force, et il ne faut jamais l'oublier surtout en parlant des Canadiens qui, malheureusement, ont des tendances marquées à se nuire les uns les autres. Cette anomalie, quand ils sont parmi nous, n'a pas toujours les conséquences désastreuses qu'elle produit à l'étranger, alors que tout se coalise pour leur ôter de l'esprit qu'ils sont Français et les excite à mépriser ceux qui sont restés fidèles au culte et au souvenir de leur ancienne patrie.

Canadiens-français des Etats-Unis, nos frères, vous êtes toujours les descendants de ceux qui arrosèrent de leur sang le sol du Canada pour en faire fleurir la liberté de croyance et de langage ; loin des campagnes incultes mais fécondes qui vous rappellent, ne l'oubliez pas !

Que le culte de la langue française soit pour vous une seconde religion. Répétez-vous souvent que vous êtes Français et soyez-en fiers. Faites comme nous dont les cœurs ont battu, ont claqué comme des drappeaux français, lorsque de grandes voix venues du pays des ancêtres nous ont prouvé qu'on nous aime toujours là-bas du même amour avec lequel une mère aime ses enfants exilés !...

Et nous nous en sommes glorifiés !

ALBERT LOZEAU.

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

M. GEORGES GAUVREAU

S'il est parmi nous, Canadiens-français, un homme qui a su s'attirer en peu de temps toutes les sympathies de ses compatriotes, nous nommerons en premier lieu, M. Geo. Gauvreau, le propriétaire-directeur et en même temps le fondateur du Théâtre National Français, de cette ville.

Depuis longtemps déjà M. Gauvreau songeait qu'il nous manquait une scène éminemment nationale française, où l'on pourrait retrouver dans leur intégrité les nobles traditions de notre Mère-Patrie : la France. C'est pourquoi nous devons toute notre reconnaissance à celui qui, un des premiers, a su se dévouer pour ses compatriotes, et nous sommes assurés que nos lecteurs seront heureux de posséder la photographie de l'homme auquel nous devons cette institution tant désirée hier.

Un mot de biographie.



Photo. Laprés & Laverne

M. GEORGES GAUVREAU

M. Geo. Gauvreau est né à Montréal en 1864. Parti dès le bas âge avec ses parents pour les Etats-Unis ; il y suivit les cours des Ecoles chrétiennes avec un rare talent. Il revint plus tard au Canada et c'est ici que, sentant plus que jamais l'obligation de suivre ses aptitudes théâtrales tout en dotant notre ville d'une scène unique, il a fondé ce que depuis longtemps caressaient ses rêves : un Théâtre National Français.

L'art français lui est redevable d'une propagande inconnue jusqu'à ce jour. Son œuvre est maintenant assise sur des bases assez solides pour prédire qu'elle restera et dans quelques années notre public sera entièrement revenu au beau et moral théâtre français, alors qu'il menaçait de prendre des habitudes malsaines en fréquentant les scènes anglaises, en se familiarisant avec les idées saxonnes.

Le succès lui a souri parce qu'il a frappé la note juste. C'est un heureux mortel, et il a droit à une bonne place dans l'histoire de l'art au Canada.

Remercions cordialement M. Gauvreau, pour ce qu'il a fait pour nous et souhaitons lui de bon cœur, un succès toujours croissant.—A. DE B...

No 1

CHANSONS DE J.-E. MARSOUIN

Les Bois

Paroles d'Albert Ferland

Musique de J.-E. Marsouin

Andante, con espressione

*Vous sou-vient-il qu'un jour — au-près des flots tranqui-
les, sous le dais de ces bois moussus et par-fu-més —
ain-si que les pas-tours des an-cien-nes e-dyl-
les, Nous nous som-mes ai-més? — Nous nous som-mes ai-més?*

mesto

Vous souvient-il qu'un jour, auprès des flots tranquilles,
Sous le dais de ces bois moussus et parfumés ;
Ainsi que les pastours des anciennes idylles,
Nous nous sommes aimés. (Bis)

Le divin souvenir de ces heures lointaines,
Triste et doux, vous fait-il, quelquefois regretter
De n'avoir plus au cœur les espérances vaines,
Qui vous faisait chanter ? (Bis)

Vous souvient-il encor des bois où nous allâmes,
Alors qu'aux vents de mai nageaient les églantiers ;
Alors que sans retour s'allumait en nos âmes,
L'amour que vous chantiez. (Bis)

Hélas ! nos corps ainsi que ces bois séculaires,
Par les soleils d'avril ne sont plus rajeunis,
Car ô femme à jamais sont mortes nos chimères
Et nos fronts sont ternis. (Bis)



MON AMI JEAN

Un type comme il y en a tant.

Mon ami Jean, est bien drôle !
Il n'est pas très joli garçon, mais il croit l'être,
C'est tout comme. — Il est intelligent, certes ! Puis il
possède deux mille dollars de rente, et se laisse gentiment
taper !... En voilà plus qu'il n'en faut, pour que
tout le monde le trouve charmant !

Je ne lui connais qu'un défaut, mais il est atroce ! —
Tant de belles qualités sont de mauvais augure.

A l'entendre, vous le croiriez le plus formidable
Lovelace, le plus génial Don Juan de l'époque ! Sous
le rapport de la tactique galante, il est d'une fatuité
renversante !

Personne ne l'a égalé dans l'art de nouer une in-
trigue ; et, tel un Jupiter amoureux, ses coups de
foudre ne se comptent plus !

Mademoiselle X... et Madame B... lui ont lancé
leur cœur à la tête !... Il n'aurait eu qu'à faire un pas
et, soumise, tremblante, la jolie Madame D..., se lais-
sait choir dans ses bras !... Sous le magique effet de
son regard tendre et charmeur, la petite Madame Z...
se trouble, pâlit et se pâme !

Et quel aplomb ! C'en est abrutissant ! Je rougi-
rais de le dire mon ami, si, à cette prétention outre-
cuidente et bête, ne s'alliaient le plus souvent, une
naïveté et une candeur pleines d'un charme étrange !

Je me souviens d'un soir, au café R... : nous dégus-
tions lentement notre fine Chartreuse, aux accords
de l'orchestre, qui nous arrivaient moelleux, à travers
le nuage bleu de nos cigarettes ! Jean, déjà un brin
"lancé", et qui a le vin particulièrement tendre, se
mit à déclamer en sourdine, une poésie de Musset ;
pendant que la tête un peu lourde — moi-même, je sui-
vais d'un œil vague, la démarche fatiguée des garçons
en habits, zigzaguant dans la foule des consommateurs,
dont les silhouettes se dessinaient, banales, sous la
lumière pâle des lampes incandescentes en forme de
tulipes.

Depuis un instant, Jean se taisait. En son regard
mi clos, se jouaient, furtives, d'étranges petites lueurs,
et dans le sourire que dessinaient ses lèvres, il y avait
quelque chose comme le souvenir d'un incident heu-
reux !

L'heure des confidences était venue !

— Jure-moi le secret, fit-il tout-à-coup, et je vais te
raconter ma dernière aventure !

Naturellement, je jurai, et Jean, allumant une
dixième cigarette, me narra la stupéfiante chose que
voici :

"Ce soir là, les poings frileusement enfoncés dans
les poches, j'arpentais le boulevard, lorgnant en pas-
sant, les quelques jolies femmes, que la nécessité,
leurs plaisirs ou le désœuvrement, faisait affronter la
bise cinglante comme un coup de cravache, estampant
sur les joues trop rouges, de malsaines petites taches
blanches !

"— Bonsoir ! fit tout à coup une voix rieuse, alors
qu'un bras menu se glissait sous le mien.

"— Bon... soir ! répondis-je étonné, car je ne
connaissais certainement pas ces grands yeux noirs,
qui drôlement, me fixaient.

— Parbleu ! interrompis-je : La deux cent neuvième
victime, que ta démarche altière autant qu'élégante,
venait de subjugué !

Jean me lança un œil d'amers reproches, puis con-
tinua :

"— A l'instant même, elle reconnut sa méprise :
Pardon ! murmura-t-elle, en retirant vivement son
bras. Il y a erreur... J'espère que je suis assez
sotte !... Je vous ai pris pour... un autre !

"Et comme elle allait s'enfuir, je repris, pressant,
la voix pleine d'une supplication tendre :

"— Mademoiselle !... Ne pourrais-je pas... oh, vous
m'en verriez si heureux !... Ne voulez-vous pas que...
pour un instant... je vous tiennne lieu de... cet autre ?
Il se fait tard... et par ce froid !... je ne puis vous voir
là, seule !..."

"J'avoue que j'allais un peu vite, mais elle avait

la plus jolie petite bouche du monde, et je sentais
que j'allais l'adorer !

"Elle ne semblait plus vouloir s'enfuir, et je sup-
pliai, faisant valoir tant d'excellentes raisons, que...
que je la fis consentir à me permettre de la recon-
duire chez elle ?

— Oh, joies ineffables ! Oh, voluptés infinies ! Oh,
innénarrables ivresses ! ! ! m'écriai-je suffoqué. Mais,
sous quelle bienheureuse étoile es-tu donc né, ô Jean,
mon ami, pour que le destin se plaise ainsi à te com-
bler de telles affolantes faveurs ?... Me diras-tu, au
moins, le nom de cette... déesse ?

— Je l'ignore, fit-il tristement. Une première ren-
contre... tu comprends, je n'ai pas osé !

Puis, d'un geste ample, il appela le garçon, lui
commanda une autre chartreuse, laquelle, benoite-
ment, il avala.

Oui, en vérité, il est bien drôle, mon ami Jean !

ARTHUR GUILMET.

Ottawa, avril 1901.

NOTES HISTORIQUES

CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

I.—Lesueur, Jean-François, (Jésuite).

Le Père Lesueur arriva au Canada le 2 juin 1715 ;
il fut d'abord missionnaire de Bécancourt ; ensuite
de Sainte-Geneviève, du 9 février 1728 au 19 sep-
tembre 1732 et du 12 septembre 1740 au 19 mai 1741.
D'après les Régistres, le Père Lesueur paraît avoir
résidé à Sainte-Geneviève. Il mourut en juillet 1755.

II.—Richard, François, (Jésuite).

Du 13 février 1733 au 30 septembre. Né à Guéret
diocèse de Limoges, le P. Richard fut ordonné le 7
octobre 1714. Il desservait en même temps que Sainte-
Geneviève, les paroisses de Batiscan et de Champlain ;
il avait sa résidence à Batiscan, il y mourut le 15 jan-
vier 1791, à l'âge de soixante-quatre ans et il y fut
inhumé.

III.—Lauverjat, Etienne, (Jésuite).

Du 30 septembre 1738 au 5 septembre 1740. Arrivé
au Canada le 25 août 1708. A part le temps que le P.
Lauverjat desservit Sainte-Geneviève, il fut presque
toujours missionnaire chez les sauvages Abénaquis.
Il mourut le 24 septembre 1758.

IV.—Lesueur, Jean-François, (Jésuite).

Du 12 septembre 1740 au 19 mai 1741. Voir plus
haut.

V.—Pocqueleau, Charles.

Du 27 octobre 1741 au 22 septembre 1748. Ordonné
le 18 octobre 1734, M. Pocqueleau fut de 1739 à 1741
curé de la Rivière du Loup avec desserte d'Yama-
chiche. En 1741, il devint curé de Sainte-Geneviève
où il demeura jusqu'en 1748 ; alors il retourna en
France.

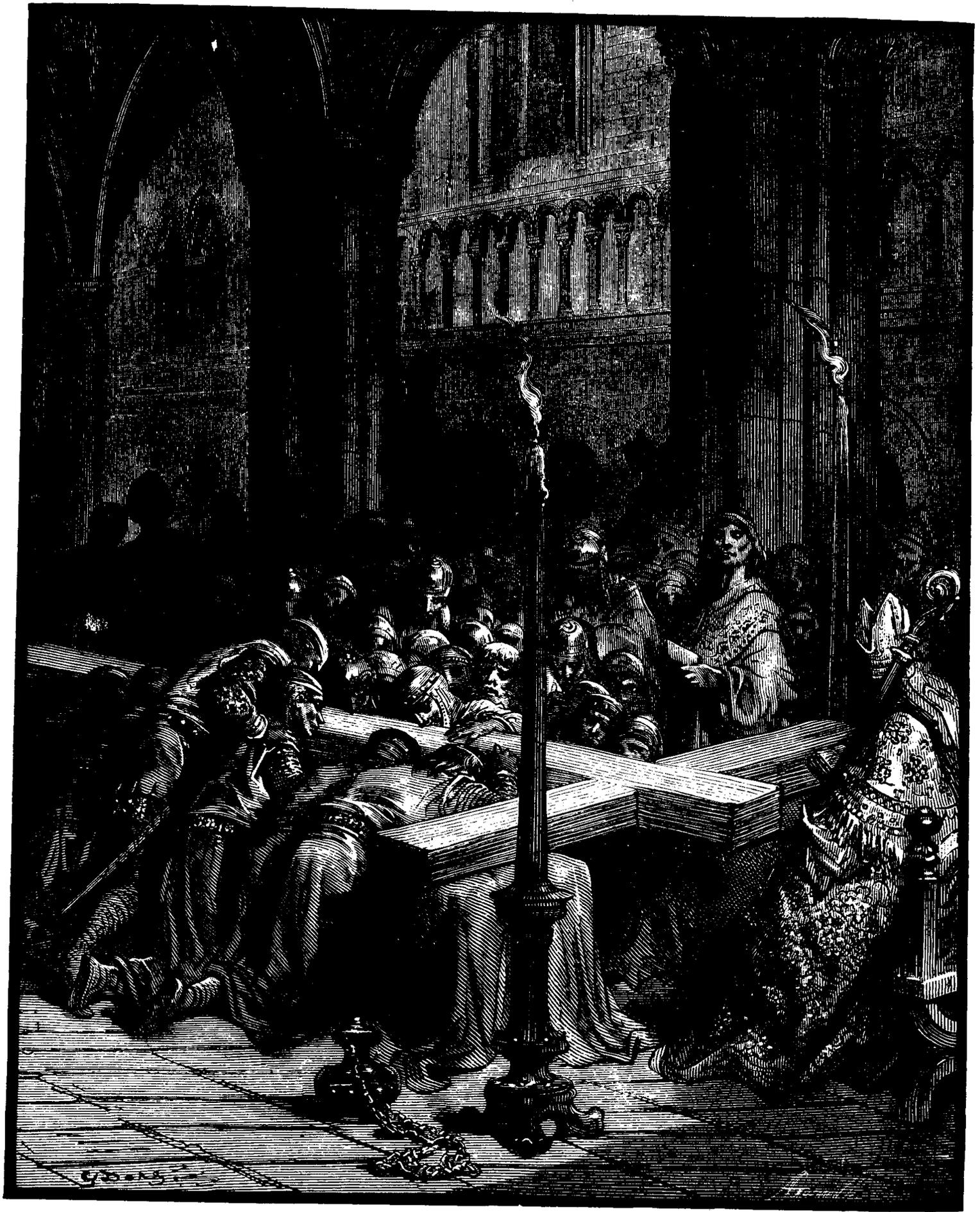
VI.—Porlier, Pierre-Antoine.

Du 27 octobre 1748 au 15 septembre 1749. Quatre
mois après son ordination (8 juin 1748), il fut envoyé
à Sainte-Geneviève où il résida jusqu'au 15 septembre
1749 ; il fut ensuite nommé curé de Sainte-Anne de
la Pocatière ; en 1778, il devenait curé de Saint-Ours
où il est mort, le 17 août 1789, à l'âge de soixante-six
ans.

VII.—Lagroix, Antoine.

Du 5 octobre 1749 au 16 octobre 1761. Né à Beau-
port, en 1720. Fils de Jean Lagroix et de Louise Lan-
glois, il fut ordonné le 20 septembre 1749 et fut
chargé de la paroisse Sainte-Geneviève qu'il desservit
jusqu'au mois d'octobre 1761 ; en 1764, il était curé à
Lothbinière et en 1765 à Saint-Michel de Bellechasse
où il est mort le 13 mai 1788 à l'âge de soixante-huit
ans. (Il fut aussi curé de Saint-Etienne de Beaumont
de 1765 à 1778 et de 1782 à 1783).

(A suivre)



Dessin de Gustave Doré

L'INVENTION DE LA SAINTE-CROIX

out d'un
e Towns-

une sta-
ver, et ce
nous sui-
le temps
s rappro-
roit favo-
pourrons
che pour
ndrai en-
afin de
s le vou-
in pour

ites-moi,
reliée à
e la côte

la ques-
les ports
ités qui
comme,
sville et

ne me
ns.

sentir à
ai mille
ses.
ent : il
ommen-
soupon
enta de

insi de
si vous
ous ré-
s Well.

, mon-
la na-
ent, en
voulez
me est

permet-
rgent ?
nt l'aé-
que ce

out son
her de

deviné
e, vous
avoir
onnête
Je ne

oupape
saisis-

Well,
n bra-
nait de
faites
e.



F. BAUER

BEAUX-ARTS.—LA REVANCHE DE LA CIGALE.—Tableau de M. Félix-Auguste Bauer

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CONCOURS DES DAMES

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Je prévient nos lecteurs et lectrices que les réponses qui suivent ne sont pas publiées par ordre de mérite. Attala n'a pas cru devoir s'arroger ce droit. Elle a tout simplement fait une cueillette des plus jolies réponses, afin de donner à leurs auteurs la satisfaction et le plaisir de faire juger leur travail à sa juste valeur par un public appréciateur de belles pensées fort délicatement exprimées. — A.

Dans une touffe d'aubépines, aux fleurs virginales, voyez ce coquet petit nid, tendrement déposé sous la feuillée...

Deux oiseaux, oh ! deux amours d'oiseaux, habitent ce minuscule berceau, d'où émane un parfum de bonheur parfait.

Du matin au soir, ces heureux, ces mignons aux brillants plumages jettent aux échos d'alentour, en longues traînées sonores, les vibrations de leur voix cristalline : c'est un chant d'amour, un chant d'allégresse !

Aussi, un piéton vient-il à passer dans ce bosquet qu'il s'arrête, contemple, écoute avec délices ces ravissantes mélodies qui ne parlent que de félicité ; puis, continuant sa route, il murmure : " Dieu qu'ils s'aiment ! qu'ils sont heureux ! "

Bien ! voilà, je crois, l'emblème de l'idéal du bonheur.

La vie à deux, quand on s'adore ? mais n'est-ce pas vivre comme on vit là-haut, de l'autre côté de ce vaste firmament parsemé d'étoiles, dans ce lieu où l'amour est Roi, puisque Dieu est l'Amour même ?...

Maintenant, peu m'importe si la Providence me destine, pour nid, une demeure seigneuriale ou une pauvre hutte. Pour moi, ce sera toujours : un nid dans une rose.

ALTER EGO.

Si le maître des cieux, royal dispensateur,
Qui possède, là-haut, un palais enchanteur,
Aux tourelles d'azur, au parvis diaphane,

Me disait : Que veux-tu ? Sur terre tout se fane
Et tout s'anéantit dans un suprême adieu ;
Viens choisir dans mon ciel. Moi, je dirais à Dieu :

Rendez-moi cet ami de mes jeunes années
Qui m'aimait d'amour tendre et que nos destinées
S'unissent à jamais !... Son cœur comprenait bien

Que mon cœur était fait et créé pour le sien ;
Or, c'est là le bonheur idéal et le rêve
Qui hante mon esprit sans repos et sans trêve.

C'est bien peu : être aimée et aimer en retour !!!
Suivant moi c'est beaucoup et sans aucun détour,
Je dis que c'est fort rare et qu'il faut de l'adresse
Pour reconnaître un cœur débordant de tendresse !

ALBERTE.

Etre la pâle fleur des tombeaux, et donner au pauvre disparu, avec le parfum de ma corolle, le souvenir et la douleur des âmes d'ici bas.

Etre hirondelle, et sur mon aile d'azur, porter au fils exilé des baisers et des pleurs de mère.

Etre rayon de soleil, et faire briller dans les yeux du poitrinaire agonisant, des larmes de bonheur, faire glisser sur ses lèvres pâlies, un sourire d'espoir.

C'est un rêve... Mais le bonheur, n'est-ce pas un rêve sans réalité, un songe sans réveil ?...

LAURETTE DE VALMONT.

Dans ma famille, être celle que l'on rebute, mais dont on ne peut se passer ; petite fée oubliée dont la douceur désarme, la sympathie console et la gaieté réjouit.

Au foyer conjugal, en même temps que l'épouse fidèle et chaste, l'amie préférée du mari, l'ange gardien

du bonheur domestique par sa piété, son indulgence et sa tendresse.

Dans la pauvre mansarde, celle dont la venue épouvoit d'un sourire la figure hâve du vieillard, mouillée d'une larme sympathique la prunelle d'une jeune mère désolée, et fait sauter de plaisir les petits miséreux que sa charité réchauffe.

En société, celle qu'on remarque peu, mais qu'on se prend à désirer dès qu'on ne la voit plus.

Le bonheur d'autrui me rendrait idéalement heureuse !

JULIANE.

Que voudriez-vous être ?

L'Espérance pour dorer l'avenir de l'enfant, en écarter tous les nuages.

Le Conseil pour éclairer l'adulte, l'engager dans la voie du progrès.

L'Expérience pour dire à la postérité : " Que la Foi, l'Amour du devoir, l'Energie soient les pierres fondamentales sur lesquelles vous élevez votre avenir.

Le Pardon pour dire au vieillard : " J'ai oublié vos écueils, mais j'ai compté vos mérites et vos peines. "

L'Ange gardien de la récompense pour porter au Trône du Tout-Puissant les belles âmes qui auront travaillé à la gloire de Dieu et au progrès de l'humanité.

MUGUETTE DE LA PLAINE.

L'idéal bonheur ?... Je le trouve dans l'accomplissement généreux du devoir, quel qu'il soit. Le devoir ! chemin montant, sablonneux, malaisé, est bordé de ronces et d'épines où le cœur se déchire, y laissant parfois des lambeaux ensanglantés. N'importe... En haut le cœur !... Un astre brille là-bas, dont la radieuse clarté laisse entrevoir dans une scintillante lumière, le mot magique et consolateur : Espérance ! Oui, faisons notre devoir partout, notre devoir quand même, notre devoir toujours, mais en contre-partie, goûtons le tranquille bonheur d'une âme calme et d'un cœur sans remords.

ISEULT.

Je voudrais une prison, à la voûte d'azur, aux murailles de roses, au parquet d'ivoire ; pour croisée, le duvet de l'aile d'un ange avec un rayon de soleil ; pour captif, un " pinson " que j'aimerais bien, et pour géolier le bonheur.

HIRONDELLE.

O l'instant agréable et doux !
Que celui où venant au monde,
Vint se reposer entre nous
Une mignonne tête blonde...

Voilà mon idéal de bonheur...
Il est atteint !...

PETITE MAMAN.

— Je rêve d'être reine d'un petit intérieur béni où l'on épelle toujours l'amour :

Où l'on s'aime en chantant,
Où l'on s'aime en soupirant,
Où l'on s'aime en vieillissant,
Où l'on s'aime en mourant,

AVE.

Je veux être heureuse, cela est certain, mais de ce bonheur paisible et calme que personne ne songe à envier. Rendre heureux ceux qui m'entourent, voilà mon idéal.

Pouvoir guérir d'une parole affectueuse la souffrance d'un cœur oppressé ; soulager par une larme discrètement mêlée au sang qui s'en échappe, un cœur broyé sous la dure étreinte de la douleur, déridé par la suave influence de mon sourire, ce front soucieux, sous lequel couvent des tempêtes ; panser d'une main délicate, les plaies cuisantes de l'amitié trahie ou du dévouement méconnu : voilà ce que je souhaiterais

avoir trouvé dans mon berceau, don précieux et cher de fées généreuses, ou d'une Providence libérale et tendre.

LUCETTE.

Mon idéal de bonheur : Aimer mon mari, me dévouer pour mon enfant et être fidèle à mes amies.

UNE JEUNE MÈRE.

Je voudrais être la harpe mélodieuse dont les cordes, sous le contact léger des doigts de l'artiste qui les touche, vibrent suavement et rendent sans efforts les notes harmonieuses d'un " hymne d'amour " sans fin.

MÉLODIE.

L'ange du souvenir pour rasséréner le ciel bleu de l'âme, assombri par les nuages gris du cœur.

MINA.

Un cœur pur, une bonne santé, un mari fidèle.

MINON.

Une flamme généreuse qui chauffe mon cœur, un rayon divin qui illumine mon âme.

STELLA.

Je voudrais être le bonheur et me donner à tous ceux que j'aime.

FRELUQUET.

Etre aimée et aimer.

AMOUR.

PETITE CORRESPONDANCE

Laurette de Valmont.—Merci pour vos deux jolis articles. Votre causerie a été fort goûtée. J'essaierai de publier *Pourquoi* dans le numéro prochain.

Bas bleu.—Votre réponse sera publiée, mais elle n'a obtenu aucun prix. Je le regrette pour vous.

Fleur des champs.—Avons reçu votre article. Il mérite publication, mais nous ne donnons aucune rémunération. Si un travail a de la valeur, nous n'offrons qu'une cordiale hospitalité au *Coin du feu*. Fera-t-il publier ? — A.

LA CUISINE

Crème au citron.—Mettez dans une casserole une chopine de crème avec un quart de livre de sucre, l'écorce d'un citron et une once de gélatine dissoute. Faites bouillir durant dix minutes sur un feu lent en agitant tout le temps. Filtrez la crème dans une jarre, ajoutez les jaunes de deux œufs battus, placez la jarre dans une casserole d'eau bouillante, agitez jusqu'à ce que cela soit presque froid ; filtrez le jus du citron dans un bassin et versez graduellement sur la crème, en tournant jusqu'à ce que cela soit bien mélangé. Versez la crème dans un moule huilé et laissez-la sur la glace jusqu'à ce qu'elle soit bien formée.

Perdrix farcie aux choux.—Plumer ; vider ; fanner légèrement et désosser une belle perdrix ; en retirer les filets mignons et le foie ; gratter toutes les chairs restées à la carcasse ; faire du tout un petit haché, et y joindre un bon morceau de jambon, moitié gras, moitié maigre, également haché ; assaisonner assez fortement cette composition ; l'introduire dans la perdrix, et lui redonner en la cuisant, sa forme première.

Faire blanchir un beau chou ; l'égoutter ; l'ouvrir feuille à feuille ; en enlever le cœur ; le remplir par la perdrix ; rabattre dessus les feuilles de chou ; le reconstituer entièrement et le ficeler ; fonder alors une casserole bardée de lard ; poser le chou dessus ; mouiller de bon jus ; ajouter quelques rondelles de carottes ; assaisonner et couvrir le chou de bardes de lard et le laisser cuire, avec feu dessus et dessous, pendant trois ou quatre heures. Après la cuisson, enlever les ficelles ; dresser le chou sur un plat et le servir arrosé du jus de cuisson dégraissé et réduit.

SOIREEES DE FAMILLE

Les *Petites Godin*, de Maurice Ordonneau, font partie du répertoire de la saison supplémentaire des Soirées de Famille. Cette inimitable comédie, qui a remporté un si éclatant succès au commencement de l'année, sera jouée jeudi et vendredi, 18 et 19 avril.

Cette inauguration de deux représentations par semaine, qu'entreprennent les Soirées de Famille, aura certainement l'approbation et l'encouragement de tout le public qui aime le théâtre spirituel et la franche rigolade.

Afin de faciliter l'audition de toutes les plus brillantes productions des trois années précédentes, on a réduit les prix à 15c, 25c et 35c.

La distribution des *Petites Godin* est la même que celle qui a été faite au commencement de l'année. Les rôles les plus brillants dans cette pièce sont tenus par MM. Duhamel, Emmanuel, Tremblay, Mme Chapdelaine, Mlle Calder, etc.

Rendez-vous en foule.

CHOSSES ET AUTRES

—La dynamite a été inventée en 1868 par un nommé Nobel.

—Il y a 2,750 langages dans le monde entier.

—La cour suprême du Canada a été établie en 1875.

—Il faut une livre de laine pour faire une verge de drap.

—Le plus vieux chantier de construction de navires, est à Omatino, Japon ; il a été bâti il y a 1900.

—On emploie plus d'acier dans les manufactures de plumes que dans la fabrication d'épées ou de canons.

—Une dépêche de Détroit Michigan nous apprend que l'on croit avoir trouvé les restes du célèbre père Marquette.

—L'Allemagne a été en guerre pendant 30 années consécutives, de 1612 à 1641.

—En Chine, les aiguilles des horloges sont toujours fixes ; c'est le cadran qui tourne.

—Il y a à peu près 17,000,000 de comètes de toutes les grandeurs dans notre système solaire.

—Le jeu de foot ball était considéré comme un crime sous Henri VIII d'Angleterre.

—Le palais historique de Mlle de la Vallière, favorite de Louis XIV, a été transformé en un couvent.

—L'industrie du sucre de betteraves semble devoir s'implanter peu à peu en Canada. Il vient d'y avoir il y a peu de temps une réunion à Toronto d'une centaine de personnes s'intéressant à l'affaire. Il a été résolu de s'adresser au gouvernement pour demander son appui.

—Un médecin d'Allemagne, prétend que la plupart des ivrognes peuvent être guéris de ce vice en suivant un traitement bien simple et bien agréable : en mangeant des pommes à chaque repas. Les pommes, dit le Dr Tuplett, mangées en grandes quantités, possèdent la propriété d'éteindre entièrement l'appétit insatiable qu'ont les ivrognes pour les boissons. Le docteur ajoute qu'il en a guéri plusieurs par ce simple traitement.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* lui fera du sang nouveau et pur.

Sa Majesté Oscar II

Roi de Suède et Norvège



Sa Majesté apprécie et remercie Monsieur Mariani, et personnellement j'ajoute que je tiens le "VIN MARIANI" en haute estime.
BARON AUG. VON ROSEN.

Rien n'a été si hautement et si justement loué que le

VIN MARIANI

Le tonique français idéal dont se servent le Czar et la Czarine de Russie, la reine Alexandra d'Angleterre, Sa Sainteté Léon XIII, etc., etc.

SANS RIVAL CONTRE LA GRIPPE.

Ce qu'en disent les Médecins :

"Le seul tonique stimulant sans réaction désagréable. N'a pas d'égal contre La Grippe, troubles d'estomac, surmenage, troubles nerveux et débilité générale."
"Aide la digestion, enlève la fatigue et améliore l'appétit." Particulièrement adapté aux enfants. Possède le remarquable effet de renforcer la voix."

Spécialement recommandé pour les femmes faibles et les hommes surmenés.

NOTE—Nous enverrons, franco, une brochure contenant le portrait des Empereurs, Imperatrices, Princes, Cardinaux et autres personnages distingués, avec leurs certificats ainsi que des notes détaillées et explicatives sur le sujet. Elle vaut la peine qu'on la demande et sera appréciée par tous ceux qui la recevront.

Chez tous les Pharmaciens. Refusez les équivalents.

LAWRENCE A. WILSON & CIE, Agents Canadiens, Montréal.



MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une devise dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centimètre pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien grave, et les autres recevront "Le Beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.



DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN

268 rue St-Lauren

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 8 à 9 heures

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. Traite et cure BOUTEILLE D'ESSAI A \$3.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à

DR R. H. KLINE, Ld.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

PRENONS-Y GARDE

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au *Baume Rhumal*.

—Le canal Lachine fut inauguré en 1825.

—La contrefaçon du saumon aux Etats-Unis est une industrie de création toute récente et procure de jolis bénéfices. Une société de pêche de Chicago a fondé une usine à Lacrosse, dans l'Etat de Wisconsin, et s'occupe de cette fabrication. Des tonnes de "cat fish" (poisson connu sous le nom de loup de mer) sont pêchés dans le Mississippi, puis ce poisson est fumé ; ensuite, à l'aide d'une préparation chimique on lui donne la couleur et le goût du saumon ; et enfin, on le met en boîtes et on l'étiquette comme saumon. La plus grande partie de ces conserves est exportée en Europe, et la contrefaçon est très difficile à établir.

—Bientôt va s'offrir une autre et superbe occasion de rendre grâce au ciel et de célébrer Léon XIII. A peine achevée cette Année sainte, où se sont affirmées également la vigueur du Pape et la souveraine influence de la Papauté, voici qu'un nouveau jubilé s'annonce à l'horizon. Déjà l'on y songe et même on s'y prépare. Dans onze mois, le 20 février 1902, le Saint-Père ouvrira la vingt-cinquième année de son règne. C'est l'année jubilaire de son pontificat, vers laquelle marche Léon XIII. Au cours de cette grande année, l'on verra l'amour et la vénération des fidèles environner le Vatican d'un splendide hommage.

Cock's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le *Cook's Cotton Root Compound*. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. Nos 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

la gomme
du docteur
Adam guérit
instantanément
le mal de dents
10 cents
en vente partout
DEPOT CHEZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ - GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MAIGREUR - FÉBRILE
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, réparatives, reconstituantes. 3 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

Des Faits ! Encore des Faits !! Toujours des Faits !!!

 Nous ne manquons jamais de matière. Aussi, nous produisons sans cesse du nouveau. Cette page-ci n'est pas la même que celle d'il y a quinze jours !!!

C'EST MERVEILLEUX CONTRE LA DYSPEPSIE

Charlesbourg, 30 octobre 1900.

Je, soussigné déclare avoir fait pendant plusieurs mois un essai loyal du VIN DES CARMES dans des cas de dyspepsie accompagnée d'atonie des voies digestives et que les résultats heureux que j'en ai obtenus ont été vraiment étonnants.

DR J.-E. GRONDIN.

Ste-Thècle, (Champlain) 13 février 1901.

Messieurs.—J'ai obtenu beaucoup de succès dans plusieurs cas d'anémie, de débilité et dans les convalescences des maladies débilitantes, en prescrivant votre VIN DES CARMES. Veuillez m'en expédier sans retard encore cinq (5) douzaines.

Bien à vous,

DR B. BORDELEAU.

OPINION D'UN PHARMACIEN

M. J.-B. Martel, pharmacien à St-Romuald, dit ce qui suit au sujet du VIN DES CARMES.

Au début, la vente était difficile ; elle a parti très lentement, mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le VIN DES CARMES n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite, d'un à l'autre, l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicinal qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes.

APRES DEUX ANS D'EPREUVE.—RECOMMANDATION NOUVELLE.—SUCCES CONTINU

HOSPICE STE-ANNE

Baie St-Paul, (Charlevoix) 5 déc. 1900.

Messieurs. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de dire de nouveau un mot de votre VIN DES CARMES. Depuis deux ans que nous le connaissons, nous l'avons employé toujours avec succès et nous ne craignons pas de dire qu'il est un des meilleurs toniques que nous ayons eus. Nous en recommandons fortement l'essai à toute personne faible, certaine qu'elle s'en trouvera bien.

Votre servante,

Sœur MARIE-ANNE DE JÉSUS,

Sup. Gén. des Petites SS. Franciscaines de Marie.

UN NOUVEAU CERTIFICAT

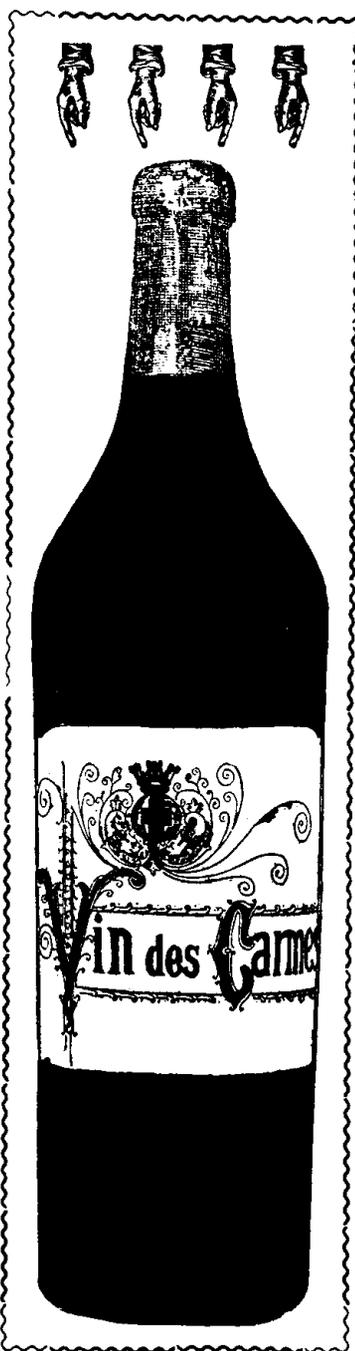
HOSPICE DES SŒURS DE LA CHARITÉ

Québec, 16 janvier 1901.

Nous soussignées, certifions que le VIN DES CARMES est un excellent tonique qui a fait un bien réel à celles de nos Sœurs qui en ont fait usage.

De plus, nous sommes heureuses d'ajouter que plusieurs de nos missions l'ont employé avec succès.

LES SŒURS DE LA CHARITÉ DE QUÉBEC.



DOUBLE GUERISON

St-Vallier, 6 mars 1900.

Messieurs. C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du VIN DES CARMES, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique, ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signatures des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le VIN DES CARMES, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier son entière guérison.

Votre etc.,

F.-X. LAMARRE.

N.B.—M. Lamarre, est un citoyen en vue, membre de la Commission du Hâvre de Québec, ex-qualité de président de la Corporation des Pilotes, et ex-maire de St-Vallier.

ELLE NE POUVAIT SE TENIR DEBOUT

Québec, 9 janvier 1900.

Messieurs. Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant. Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé son bon appétit. Elle ne pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant des différents vins médicaux si pompeusement annoncés depuis nombre d'années. Dernièrement, le médecin lui prescrivit le VIN DES CARMES, et depuis les forces lui sont revenues par enchantement ; elle est maintenant aussi alerte que moi, et nos amis et clients qui l'avaient toujours vue si faible, n'en reviennent pas. Le VIN DES CARMES n'a pas encore eu de meilleure annonce que celle-là.

J. PEPIN, épicier, 132 rue Massue, Québec.

Où l'on peut se procurer le VIN DES CARMES

On peut se procurer le VIN DES CARMES chez les messieurs dont les noms suivent, absolument aux mêmes prix de gros et de détail que chez nous :

Dr F.-X. Valade & Cie, Ottawa Wine Vaults Co., Ottawa ; Côté, Boivin & Cie, Chicoutimi ; Dr W. Smith, Nicolet, P.-Q. ; Dr L.-P. Normand & Cie, Trois-Rivières ; James Lynch, pharmacien, Peterborough, Ont. ; John Lavallée, St-Charles de Bellechasse, P.-Q. ; Evans & Sons, Montréal ; Lyman, Knox & Co, Montréal ; Lyman Sons & Co, Montréal ; F.-X. Saint-Charles, Montréal ; C.-A. French, Sherbrooke ; A. Carrier & Fils, Lévis ; W. Brunet & Cie, Québec ; Dr Ed. Morin & Cie, Québec ; Nazaire Turcotte, Québec ; J.-E. Livernois, importateur de médecines brevetées, Québec.

Les marchands de détails à Ottawa peuvent aussi se procurer le VIN DES CARMES chez S.-J. Major, négociant en gros.

A. TOUSSAINT & CIE., 194 rue Saint-Paul, Québec.

AGENTS GÉNÉRAUX

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand ; Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 347 Power's Block, Rochester, N. Y.

—Le monument de Washington à ce dernier endroit, mesure 555 pieds de hauteur et renferme plus de 18,000 morceaux de marbre de 2 pieds carrés, il a coûté \$1,500,000.

PALEUR DU VISAGE

Le teint pâle chez les personnes accusées l'appauvrissement du sang. En suivant un traitement régulier avec les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, les femmes et les jeunes filles recouvreront la santé, la force, la gaieté et la beauté.

—En France la grêle fait des ravages énormes tous les ans. En 1900, le total des pertes a été de 83,000,000,000 de francs. Depuis 1873 les pertes ont varié de 40,000,000 chiffre minimum à 134,000,000 qui se trouve le maximum.

PAS DE SAISON PROPRE

Le rhume de poitrine n'a pas de choix pour les saisons et le *Baume Rhumal* le guéri en tout temps.

—Il y a, à Londres, 40,000 pauvres sans abri, souffrant du froid et de la faim pendant ces rudes journées et nuits d'hiver. Les asiles sont bondées.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—A Jeron, Arizona, il n'y a pas de prison, et les prisonniers sont enchaînés aux poteaux de télégraphe.

UN CALMANT

Le *Baume Rhumal* calme les irritations des voies respiratoires.

—Les paupières d'une personne s'ouvrent et se referment environ 4,000,000 fois durant une année.

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L.-J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A.-J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1685.

RECONFORTANT MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage physique ou intellectuel trouvera un réconfortant merveilleux et infaillible dans les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Ervoyé sur réception du prix d'un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous enverront. Pamphlets gratis à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

M. J. T. BEAUDOIN

Recouvra la Santé

par l'usage des

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

Victime d'une Laryngite résultant de la Grippe M. Beaudoin voyait ses forces diminuer tous les jours. Il avait perdu l'appétit et le sommeil et eut plusieurs hémorragies qui le rendirent tellement faible qu'il dut abandonner tout ouvrage. Quelques boîtes de PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) prises à temps suffirent pour lui rendre les forces et la santé. Voici ce qu'il nous écrit :



M. J. T. BEAUDOIN.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSEURS,—J'ai souffert d'une Laryngite pendant trois mois et j'avais perdu le sommeil et l'appétit. Des complications amenèrent plusieurs violentes hémorragies qui me rendirent tellement faible que mon médecin me défendit tout travail, et m'ordonna de garder ma chambre. Ayant lu plusieurs certificats attestant l'efficacité des *Pilules de Longue Vie* (Bonard), je me décidai d'en faire l'essai. Dès la première boîte je sentis l'appétit et les forces me revenir graduellement. J'en pris encore deux autres boîtes qui me guérirent complètement. J'ai repris l'ouvrage et je suis mieux aujourd'hui que je n'ai jamais été, et je me fais un plaisir en même temps qu'un devoir de recommander hautement les *Pilules de Longue Vie* (Bonard) à toutes les personnes faibles, quelle que soit la cause de leur faiblesse.

Ce que je vous écris peut être attesté par ma famille et mes amis qui m'ont vu dans un état de débilité désespérant.

Votre bien dévoué,

J. T. BEAUDOIN, 793 rue Berri.

Les victimes de La Grippe devraient commencer immédiatement un traitement aux *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard). La maladie elle-même ne tarde pas à disparaître avec un traitement convenable, mail il reste toujours dans chaque cas un résidu du mal qui cause la faiblesse et la nervosité.

Les *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard) purifient le sang, renforcent l'estomac et restaurent tout le système.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Vous pouvez voir ou écrire aux personnes dont nous publions le témoignage chaque semaine et elles vous diront que c'est grâce aux *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard) qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, envoyez-nous le coupon ci-joint avec votre adresse et un timbre de 2 cents et nous vous enverrons une boîte-échantillon GRATIS.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes
DE
PILULES DE LONGUE VIE
(BONARD)
GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie* (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 19

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION
CANADA ET ETANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Comme nous nous y attendions *Les Trois Mousquetaires* ont obtenu au Théâtre National un grand et franc succès de mise en scène, décors et costumes, et d'interprétation. Et ce succès semblait inépuisable on a sagement décidé de laisser la même pièce à l'affiche toute la semaine du 15 avril. Que les retardataires en profitent.

Il y a dans *Les Trois Mousquetaires* douze tableaux très remarquables dont les plus admirés sont le fort de Saint-Léon qui sert de cadre au duel de l'intrepide d'Artagnan avec Athos et au combat à l'épée entre les mousquetaires et la garde de Richelieu ; le port de Calais, très réussi, avec les lames qui viennent se briser contre la muraille ; la cabine du *True Briton* et le somptueux palais de Louis XIII.

Les costumes sont très riches. Il faut mentionner particulièrement celui de Mme Bouzelli (Anne d'Autriche) au 4^{me} acte, puis ceux de lady De Winter (Mme de la Sablonnière), de Constance (Mlle Béragère), de d'Artagnan, de Louis XIII, des mousquetaires.

Les scènes émouvantes ou amusantes et les coups de théâtre sont trop nombreux pour que nous songions à citer même les principaux. D'Artagnan, le bouillant et brave garçon, c'est M. Cazeneuve. Cet artiste est l'âme de la pièce. Il la fait vivre, il l'aime d'une façon extraordinaire. Souple, élégant, gracieux, il porte le costume du mousquetaire avec une crânerie incomparable et manie l'épée, son inséparable Bobèche, avec une dextérité de maître d'armes.

M. J. Daoust joue le rôle de Richelieu avec beaucoup de goût et de talent. On admire son jeu sobre et élégant et l'excellence de sa diction. M. Filion est toujours, dans Bonacien, le comique impayable que l'on connaît. M. Godeau est, lui, très amusant. MM. Hamel, Bouzelli et leurs forment un excellent trio de Mousquetaires. M. Palmiéri et M. Labelle sont très bons et très distingués dans Louis XIII et Buckingham.

Mme Bouzelli a joué avec âme et noblesse le rôle d'Anne d'Autriche. Mme de la Sablonnière (De Winter), pleine d'aisance et tenant bien la scène, comme Mme Bouzelli, a eu des accents très dramatiques. On a beaucoup apprécié la gentillesse intelligente et sympathique de Mlle Béragère (Constance).

Mme Napoléon Lambert

Ramenée a une parfaite santé par le grand spécifique pour les maladies des femmes
Les Pilules Rouges



MME NAPOLEON LAMBERT

Quelles sont les femmes qui ne souffrent pas du mal de dos ou du mal de tête ? Quelles sont les femmes ou jeunes filles qui, obligées de travailler, ne se sentent pas malades et pour lesquelles c'est un tourment que de vaquer à leurs occupations ? Elles sont nombreuses nous le savons.

Ces femmes désirent se guérir, tout le monde aime à jouir d'une bonne santé et le seul moyen pour elles d'arriver à ce but est de se servir d'un remède connu, dont elles ont tous les jours des preuves évidentes de mérite. Pourquoi perdre un temps précieux en allant voir le médecin qui ne fait aucun bien ou en essayant ces remèdes nouveaux qui ne sont qu'un essai et par lesquels personne n'a été guéri ?

Témoignage de Mme Lambert

"Je crois à l'efficacité des Pilules Rouges, parce qu'elles m'ont guérie d'un mal d'estomac dont je souffrais depuis un an. J'étais toujours étourdie, j'avais la tête faible et j'étais rendue au point de ne pouvoir faire aucun travail dans la maison.

"Dès les deux premières boîtes des Pilules Rouges que je pris, je me sentis soulagée. Il y a trois mois que je me faisais soigner par les médecins sans obtenir de bons résultats ; il ne me faisaient rien du tout, et au contraire, ma maladie empirait tous les jours.

"C'était ma digestion qui me fatiguait, j'avais toujours la langue chargée, et le moindre aliment que je prenais me donnait des douleurs et me faisait beaucoup souffrir. Ces douleurs de l'estomac me répondaient dans le dos.

"Je pris les Pilules Rouges pendant deux mois, et de temps en temps, j'en prends une boîte ; ce n'est pas le besoin, car elles m'ont complètement guérie ; mais je crains que cette maladie apparaisse de nouveau. Je vous remercie des bons conseils que vous m'avez donnés."

MME NAPOLEON LAMBERT,
Natick, Rhode-Island.

Demandez sans crainte aux médecins spécialistes les conseils dont vous avez besoin. Ils savent qu'il y a une foule de choses que les femmes doivent savoir, et ils vous les enseigneront avec plaisir et sans qu'il vous en coûte un sou. Vous pouvez voir ces médecins spécialistes à leur bureau, au No 274 rue St-Denis, ou bien leur écrire, et ils vous guériront.

Lorsque vous achetez les Pilules Rouges, soyez en garde et n'acceptez que celles qui sont marquées du nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. N'achetez jamais des pilules vendues au 100 ou à 25c la boîte. Si votre marchand ne les tient pas, vous pouvez les obtenir de nous, et nous vous les expédierons par la malle, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix : 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

LAMPES à GAZOLINE



La lumière la plus économique et la plus sûre du monde. Fait et brûle son propre gaz. Pas de fumée, pas d'odeur. Nous expédions sur réception d'estampilles, les manuels et les globes mica à 20c chacun.

THE MODERN LIGHT, 1588 Ste-Catherine
(En face de Dupuis Frères).

\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE.



Si vous le pouvez, envoyez nous la réponse de suite, avec 2 cents pour frais, et nous vous expédierons une boîte échantillon de RED CROSS REMEDY, et aussi GRATUITEMENT, une Magnifique Epingle à Cravate pour Dame ou Monsieur, valeur de Pièces Étrillantes. Vous vous expédieront aussi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience requise.

LA CIE. RED CROSS REMEDY,
206 Confederation Building, Toronto.

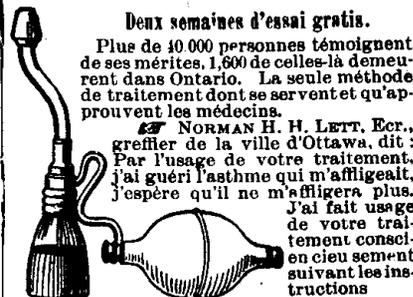
Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

VER SOLITAIRE

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extraît déterré
de FOUGERE MALE Pur
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

ASTHME

Traitement au liquide sec.



Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles, Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT
MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.
Et par correspondance

LE JUBILE

Son histoire, ses espérances, son importance, ses avantages, son opuscule de propagande 52 pages, 3^{me} édition. Franco : 12, 2 fr. — 50, 6 fr — 100, 9 fr etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay, Vendée, (France.)



CORSETS

NOUVEAUX

Droit
Devant

Nouvelle
Forme

C. P. a la
Sirene

\$1.00 et plus

Par la malle
15c de plus

Gants de Kid de Printemps pour
P.N. No 713

HOMMES
"Mecha," doublé
en soie
75 Cents

DAMES
"Calve," 75 Cents
Bleu vert, rouge, gris,
Gants 4 boutons couleur et
noir, 50 Cents.

Corsets et Gants réparés à peu de frais.
J. B. A. LANCTOT, 152 St-Laurent Montreal
Fabricant de Gants. Tel. Main 3187

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé?**

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 23. Les Femmes Galantes, No 14, à 20 cents. Le Théâtre du 1er mars, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire, le Pêle-Mêle, 5c. Toujours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. M. Bergeret à Paris, par A. France. Au coin d'une dot, par L. de Tinseau. Le fantôme, par P. Bourget.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ni de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minimum de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

ON DEMANDE DES DAMES pour oagner un de nos chapeaux garnis, model Parisien.

Il sont garnis avec Feuillage, Fleurs et Crepe de Sole. Ils sont à la mode portée en Printemps. Nous en donnons un nombre limité pour annoncer notre nouvelle ligne d'epengles Roumaine à cravet, finis en or, montés avec pierres. Envoyez nous simplement votre nom et adresse et nous vous enverrons deux douzaines d'epengles qui se vendent à 10c. chaque, retournez nous l'argent et nous vous donnerons un de ces jolis chapeaux très bien paqueté en une boîte pour la vente de deux douzaines d'epengles seulement. Tout ce que nous vous demandons est que vous le montriez à vos amis. Ecrivez de suite et soyez la première dans votre localité.

Gratis
THE MAXWELL CO., DEPARTMENT 48 TORONTO



JOURNAL DE LA JEUNESSE, Reconnu-madaira illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ

FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

"Gardez-vous bien" non pas "Devenez bien" C'est un bon Mot de passe.

Lorsqu'une personne est en santé, il est beaucoup plus aisé de se conserver dans cette condition que d'échapper à la maladie après qu'elle s'est emparé de notre système. Une Ripans tabule prise occasionnellement nettoiera votre corps à l'intérieur et vous donnera une apparence de santé et de vigueur à l'extérieur. Il est aisé de rester en harmonie avec la nature quand on suit cette règle. Quelques personnes refusent de prendre des médecines, même quand elles souffrent de maux de têtes, de vapeurs, des attaques de bile, de troubles d'estomac tout comme les autres personnes. Ces gens doivent se rappeler que la "goutte d'eau qui tombe finit par percer la pierre" et que la plus forte constitution deviendra minée avec le temps et succombera. "Une once de prévoyance vaut mieux qu'une livre de remède."

Les Ripans Tabules sont préparées de telle façon qu'on ne dirait pas qu'on prend une médecine. La taxe sur la bourse est minime, 10 Tabules pour cinq cents, dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :— Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent l'aiguille et prolongent la vie. Une seule soulagé. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez le mot équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

21220



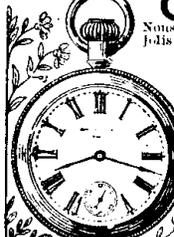
LA COMEDIE HUMAINE

La vieille dame.—Ah ! ce jeune homme, qu'il est poli ! Jamais il ne passe près de moi sans me saluer aimablement !
Le jeune homme.—Le diable emporte la vieille guenon ! Je ne puis faire un pas hors de chez moi, sans la rencontrer !

GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies, montés artistiquement. Spécialement décorés de marguerites et fleurs diverses, en couleurs. Ils sont absolument ravissants. Ils sont au bas prix 25c, mais nous en avons 100,000 et nous les vendons à 10c chacun. Pour les faire nous n'employons que les meilleurs matériaux et nous ne nous occupons que d'une valeur exceptionnelle. Tous ceux qui ont fait un tour de nos magasins ont été très satisfaits. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous enverrons un petit lot ainsi que notre liste des 35 prix de valeur. Venez les cadres, retournez nous la prime que vous aurez gagnée, vous serez en possession de la prime.

THE COLONIAL ART CO.
210 Confederation Bldg., Toronto



Le Tome 4me vient de paraître.

LE NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ.

EN SEPT VOLUMES

100,000 SOUSCRIPTEURS

Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription.

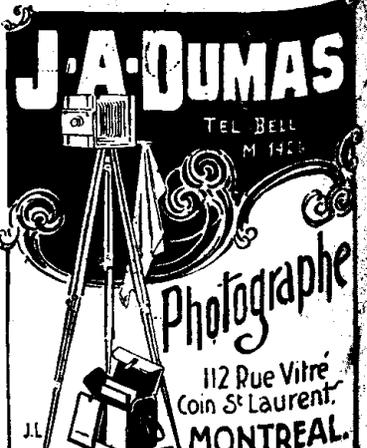
G. O. BEAUCHEMIN & FILS
256, rue St-Paul,
MONTREAL

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

J.A. DUMAS
TEL BELL M 140

Photographe

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.



LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Ce coup d'œil, il était impossible de s'y tromper, leur enjoignait d'être tout particulièrement attentifs, à cette partie de l'interrogatoire.

— Qui aviez-vous conduit rue Montorgueil ?

— Deux voyageurs.

— Un homme et une femme ?

— Excusez, monsieur, deux hommes.

— Sont-ils descendus dans un hôtel ou dans une maison particulière ?

— Je me suis arrêté en face d'un hôtel.

— Qu'on vous avait indiqué d'avance ?

— Non, monsieur... Je me souviens parfaitement... L'un des voyageurs m'avait dit : Rue Montorgueil...

vous suivez la rue au pas... je vous arrêterai devant l'hôtel où je veux loger et dont j'ai oublié le numéro...

En effet, devant la maison, il sonna et je stoppai...

Où aviez-vous chargé ces voyageurs ?

— Dans deux endroits différents... l'un avenue de Saint-Mandé, l'autre à la gare du nord...

Le juge d'instruction échangea un regard avec le substitut et le chef de la sûreté.

Les deux agents continuaient à prendre des notes.

— Vous étiez donc allé conduire quelqu'un à Saint-Mandé ? continua M. de Gibray.

— Oui, monsieur... un monsieur et une dame... dans la rue Eugénie...

— Quelle heure était-il ?

— J'étais arrivé à Saint-Mandé sur le coup de six heures et demie, sept heures...

— Et c'est après avoir mis ces deux personnes rue Eugénie que vous avez pris le voyageur en question ?

— Oh ! non, monsieur, c'est beaucoup plus tard... En quittant la maison en question, je suivais l'avenue, espérant trouver quelqu'un qui rentrerait à Paris...

Il faisait froid et j'avais liché pas mal depuis le matin, ce qui m'avait donné une soif de tous les diables...

Plus on boit, plus on veut boire vous savez ça, mon juge ? Je venais de recevoir un bon pourboire de vingt sous...

Je me disais que je pourrais bien casser la pièce et m'offrir un demi-setier... En arrivant près des Barreaux-Verts, un restaurant pas loin de la barrière du Trône, je vois deux voitures de place à la porte...

Tiens, qui je me dis, des collègues ! Ils attendent sans doute des gens en train de faire la noce là dedans... Ça serait peut-être l'occasion de ne pas rentrer à vide...

Je vas illico me ranger derrière les voitures, je mets la musette à mon cheval et j'entre dans l'établissement... Mes deux collègues étaient entrain de touter les fioles...

Il y en avait un que je connaissais... Ils attendaient une société qui dînait aux Barreaux-Verts... Entre camarades, une politesse n'est pas de refus...

J'accepte de trinquer et me voilà à table, faisant une partie de zanzibar, et vidant des demi-bouteilles de vin.

— Qu'entendez-vous par cette expression singulière ?

— Le zanzibar, mon juge, c'est une partie de dés...

— Alors, c'est aux Barreaux-Verts que vous avez pris votre premier voyageur ?

— Pas dans l'établissement, monsieur... il venait du dehors... Voici la chose : Nous jouions toujours et nous buvions ferme... Nous avions déjà séché pas mal de fioles à nous trois... Le temps passait... La langue commençait à s'épaissir... Je prenais les six

pour les douze et les as pour les quatre... J'avais une veine... Oh ! quelle veine ! J'amenais des deux cents à tout coup... Y avait pas de raisons pour que ça finisse, quand le patron du restaurant, qui mettait les volets à la devanture, rentra en disant : Y a-t-il un cocher qui veuille charger ?... Moi, que je réponds... Le voyageur venait de paraître sur le seuil de la porte. Alors, fit-il, dépêchez-vous, je suis pressé...

— Quelle heure était-il ? demanda le juge d'instruction.

— Minuit, ou environ... Ah ! la partie avait duré longtemps...

— Pouvez-vous donner le signalement exact du voyageur ?

Cadet fit un moue significative.

— Le signalement... répéta-t-il. Dame ! monsieur, ça serait peut-être hasardeux... Songez que j'étais très éméché, sans compter que le particulier avait un cache-nez, qu'il portait son chapeau rabattu sous les yeux, et le collet de son paletot relevé sur les oreilles... Par le froid qu'il faisait c'était bien naturel, n'est-ce pas ?

— Ainsi vous n'avez rien vu de cet homme ?

— Faites excuse... j'ai vu qu'il paraissait jeune, qu'il avait des cheveux blonds, des favoris blonds, des moustaches *idem*, et qu'il portait un pince-nez.

— Était-ce un homme bien mis ?

— Un vrai moderne... ficelé comme un caissier d'agent de change... un particulier chic... Il me dit : — Je vous prends à l'heure.— Où allons-nous ? que je demandai.— Chemin de fer du Nord, et vivement ; je vais chercher un de mes amis qui arrive par le train d'une heure.— Montez donc ! que je répondis.

Il sauta dans le berlingot et referma sur lui la portière. J'étais la musette à Galopin (Galopin, c'est mon cheval), je grimpai sur mon siège, et en route pour la gare du Nord, côté de l'arrivée... Ma tête chavirait un peu, je voyais trente-six mille chandelles, mais ça allait tout de même.

— Le patron des Barreaux-Verts a vu comme vous ce voyageur... Pensez-vous qu'il l'ait examiné avec attention ?— fit M. de Gibray.

— Quant à ce qui est de ça, mon juge, je ne pourrais pas vous dire...

— A quelle heure êtes-vous arrivé à la gare ?

— A une heure moins un quart... Je suis bien sûr de ne pas me tromper, attendu que j'ai regardé le cadran de l'horloge.

IX

— Une fois à la gare, que fit votre client ? demanda le juge d'instruction.

— Il descendit et il alla se balader dans la salle où on attend l'arrivée des voyageurs... A une heure j'entendis siffler le train... Un moment après ma pratique revint avec un autre bourgeois ; ils montèrent dans le berlingot et c'est alors, comme je vous l'ai dit, qu'il me donna l'ordre de le conduire rue Montorgueil...

— Pourriez-vous reconnaître le second voyageur ?

— Oh ! ça, monsieur, non, par exemple... Il était emmitouffé dans un grand cache-nez blanc ; on ne lui

voyait rien de la figure... Je me souviens d'une seule chose...

— Laquelle ?

— C'est qu'il avait le bras gauche en écharpe...

— Vous êtes certain de cela ? dit vivement M. de Gibray.

— Oui, mon juge...

— Bien... Il me reste à vous adresser encore quelques questions très sérieuses... Tâchez de préciser vos souvenirs et surtout répondez-moi avec la franchise la plus absolue.

— Mais c'est ce que je fais tout le temps, monsieur... répliqua le cocher d'un air fort digne, je ne n'ai aucune raison pour mentir, n'ayant, grâce à Dieu, rien à cacher... Si je me mets des fois en ribote, ça ne fait de mal qu'à ma bourse... ça ne m'empêche pas d'être honnête et de bien conduire une voiture... Demandez au patron...

— L'ivrognerie est un vice abject qui de l'homme fait une brute, et je vous engage fort à vous en corriger ; mais, quoiqu'en vous infligeant à ce sujet un blâme sévère, je rends justice à votre honnêteté, que tout le monde ici proclame et dont je n'ai, quant à présent, pas le droit de douter...

Cadet devint rouge comme une pivoine.

— Vous me rendez justice, et ça m'honore... murmura-t-il. Merci, mon juge.

— Je vous répète de rappeler vos souvenirs... Une fois, rue Montorgueil, on vous sonna pour arrêter en face de l'hôtel dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?...

— Oui, mon juge.

— Les deux voyageurs sont-ils descendus ?

— Naturellement, puisque nous étions arrivés... — Vous les avez vus descendre ?...

— Non, mon juge, mais c'est tout comme... Je suis certain qu'ils sont descendus...

— Je vous comprends mal... Expliquez-vous... Vous n'étiez point assez ivre pour ne pas voir deux personnes sortir du coupé que vous conduisiez...

— Mon juge, voici l'anecdote, et vous allez comprendre... Quand j'eus stoppé, le voyageur blond, celui que j'avais chargé à Saint-Mandé, descendit le premier en disant à son camarade : — Attendez un peu, je vais prier le cocher de me donner de la monnaie... Et il me tendit une pièce de quarante francs en ajoutant : — Je suis content... vous nous avez menés bon train... gardez dix francs... C'était généreux, mais je n'avais pas trente francs à rendre... Je lui en fis l'observation... Il répondit qu'il manquait de monnaie, lui aussi, mais que je trouverais certainement à la halle une boutique de mastroquet encore ouverte où on changerait la pièce... Il me payait dix francs ce qui en valait six... Vous comprenez que je pouvais être serviable et attentionné pour ce prix-là... Je dégringolai de mon siège et j'allai chercher la monnaie chez un mannezingue de la rue Montmartre que je connaissais et qui reste ouvert toute la nuit... Quand je revins, mon voyageur m'attendait sur la porte de l'hôtel... — Dépêchez-vous, qu'il me dit, je gèle et voilà que la neige commence à tomber... C'était vrai... Le grésil me coupait la figure... Je lui comptai sa monnaie et j'ajoutai : — Est-ce que votre camarade ne descend pas ?... Il se mit à rire et répliqua : — Mon camarade, il est entré depuis longtemps... bonsoir, mon brave...

Et il disparut dans l'hôtel en tirant la porte sur lui... Ma voiture était fermée et la neige redoublait. Je grimai sur mon siège, et en route pour la maison où j'arrivai, je vous l'ai dit, vers deux heures...

—Reconnaissez-vous l'hôtel où vous avez conduit ces deux voyageurs ?

—Oh ! parfaitement, monsieur... j'irais les yeux fermés... Je connais mon Paris comme ma poche... Je vous y conduirai quand vous voudrez.

—De la gare du Nord à la rue Montorgueil la course est longue.

—Assez comme ça...

—Pendant le trajet n'avez-vous entendu dans votre voiture aucune discussion violente ? aucun bruit de querelle ? aucun cri ?

Après un instant de réflexion, Cadet répliqua :

—Certainement j'avais la tête lourde et, comme ça m'arrive souvent à la suite d'un coup de verjus, j'étais dans un demi-sommeil qui ne m'empêchait point de conduire *Galopin* recta, et d'éviter les accrocs à ma boîte, mais si on s'était disputé, si on avait crié, j'aurais bien entendu, et je ne me rappelle rien de ce genre, absolument rien.

—Le voyageur que vous avez pris à la gare du Nord n'avait-il aucun bagage avec lui ? demanda Jodelet l'agent de la sûreté.

—Aucun, monsieur.

—Pas même un sac de nuit ?

—Pas même...ou, s'il en avait un, il ne le portait pas d'une façon visible.

Ces demandes et ces réponses, quoique ne faisant point partie de l'interrogatoire officiel, furent inscrites au procès-verbal.

—Monsieur le juge d'instruction veut-il me permettre d'appeler son attention sur un point ?... dit Martel, le second agent.

—Certes ! Parlez...

—Il existe un détail dont il me semble qu'il serait opportun de se préoccuper beaucoup...

—Quel est ce détail ?

—Le fait relatif au voyageur qui a payé la voiture après avoir dit à son compagnon : —Attendez un peu... je vais prier le cocher de me donner de la monnaie... Monsieur le juge d'instruction comprend sans le moindre doute combien il est essentiel d'établir que ces paroles ont bien été prononcées...

—J'en lève la main ! s'écria Cadet. Quand le voyageur blond est descendu, il a dit ça et pas autre chose...

—Or, continua Martel, le coup a-t-il eu lieu pendant le trajet de la gare du Nord à la rue Montorgueil, ou pendant que le cocher avait quitté la voiture pour aller rue Montmartre chercher de la monnaie ?

Cadet écoutait, la bouche béante et les yeux arrondis.

Ne sachant point encore qu'on avait trouvé dans sa voiture le corps d'un homme assassiné, il ne comprenait pas, mais il commençait à deviner que, sous ce mystère, se cachait quelque chose d'effroyable.

M. de Gibray répondit à l'observation de l'agent :

—Je suis d'avis que le crime a dû s'accomplir pendant le trajet, ce qui démontre le prodigieux sang-froid de l'assassin en face du cadavre de sa victime, mais cela n'a qu'une importance relative... Il est autre chose qu'il est urgent d'éclaircir...

S'adressant alors à Cadet, il continua :

—Avez-vous remarqué si le voyageur que vous avez pris aux *Barreaux-Verts* et qui vous a payé rue Montorgueil avait un accent particulier ?

—Il en avait un, monsieur, et assez prononcé...

—Lequel ?

On aurait dit d'un Alsacien, un Prussien ou un Russe...

—Ceci est bon à savoir et peut devenir très utile... Ainsi, vous reconnaîtriez mieux ce jeune homme à sa voix qu'à son visage ?...

—Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, puisque j'ai bien entendu la voix et que j'ai mal vu la figure...

—Je vais maintenant vous apprendre la cause de votre arrestation momentanée, et la raison de l'interrogatoire que vous venez de subir...

—Ah ! mon juge, ça ne sera pas dommage ! répondit Cadet qu'aiguillonnait la curiosité. Depuis que

deux sergents de ville m'ont mis la main au collet pour me conduire au poste, je me fais l'effet d'un cocher égaré dans le brouillard sur la place de la Concorde.

—Un crime a été commis dans votre voiture.

Cadet devint pâle.

—Un crime ! balbutia-t-il, un crime dans ma voiture ! Ce n'est pas possible !...

—Ce n'est malheureusement que trop vrai... Des deux voyageurs que vous avez conduits cette nuit rue Montorgueil, l'un a assassiné l'autre...

—Miséricorde ! que me dites vous là ? s'écria le cocher avec un geste d'horreur.

M. de Gibray poursuivit :

—Et vous avez ramené cette nuit, sans le savoir, le cadavre de la victime !...

De pâle qu'il était déjà, Cadet devint livide.

Il flageola sur ses courtes jambes : un tremblement convulsif secoua ses membres.

D'une voix à peine distincte, il bégaya ces mots :

—Mon Dieu... et l'on m'a soupçonné, moi, d'avoir assassiné ce malheureux...

—On ne vous a point soupçonné, répliqua le juge d'instruction, car vous vivez au milieu de gens qui vous connaissent bien et dont le témoignage vous est favorable... Sauf votre amour immodéré pour la boisson, personne n'a rien à vous reprocher... Soyez donc sans crainte... A partir de ce moment vous êtes libre, seulement ne vous éloignez point de Paris et restez à la disposition de la justice, qui aura certainement besoin de vous...

—Ah ! mon juge, s'écria Cadet avec une expansion naïve, elle peut bien disposer de moi, la justice !... Je ne lui marchanderai pas mon temps. Qu'elle se serve de moi huit jours, quinze jours, trois semaines et même davantage, je serai content, pourvu qu'elle arrive à découvrir le scélérat qui a fait le coup !... Quand je pense que le scélérat a tué un homme dans ma voiture et que je n'ai rien entendu, que je ne me suis douté de rien, parce que j'étais ivre comme une brute, je m'arracherais de bon cœur une poignée de cheveux ! Ah ! monsieur, quelle leçon ! Si je bois à l'avenir une goutte de plus que ma suffisance, je veux que la butte Montmartre m'écrase...

—Ceci est une sage résolution, fit M. de Gibray en souriant, et je vous en félicite. Mais la tiendrez-vous ?

—Oui, j'en fais le plus grand serment !

—Tant mieux pour vous si vous n'y manquez pas. Savez-vous écrire ?

—Oui, mon juge.

—Alors, signez votre interrogatoire après qu'on vous en aura donné lecture.

X

Cadet écouta la lecture, donna sa signature agrémentée d'un superbe paraphe et dit :

—Ça serait-il un effet de votre bonté de m'apprendre, mon juge, si présentement, je peux m'en aller ?...

—Tout à l'heure... répliqua M. de Gibray. Vous serez entièrement libre aussitôt que vous aurez reconnu le cadavre...

—Le cadavre ! s'écria Cadet avec un soubresaut violent. Il est donc ici ?...

—N'avez-vous pas compris que votre voiture l'avait ramené ?... dit le juge d'instruction. Suivez moi.

Les magistrats, les témoins et les agents se rendirent dans la cour, sous le hangar où l'homme assassiné gisait sur des bottes de paille.

—Levez la couverture... commanda le chef de la sûreté à un gardien de la paix.

Celui-ci s'empressa d'obéir et découvrit le corps.

Cadet regardait, effaré.

—Le reconnaissez-vous ?

—Je reconnais bien le cache-nez blanc, messieurs, mais je ne reconnais pas l'homme, et je doute beaucoup que ce soit le même...

—Pourquoi ce doute ?

—L'autre avait le bras gauche en écharpe.

—Jodelet, dit le chef de la sûreté, voyez donc un peu s'il y a une blessure au bras gauche...

L'agent opéra la constatation demandée.

Je ne vois absolument rien, fit-il ensuite, et d'ailleurs on n'a pas trouvé l'écharpe qui devait soutenir le bras.

—C'est un point obscur de plus à éclaircir... L'examen chirurgical du membre en question nous donnera peut-être le mot de l'énigme... Quant à l'écharpe, l'assassin a pu s'en emparer, donc son absence ne prouve rien... Il va falloir conduire ce cadavre à la Morgue...

Le loueur s'avança.

—Je mets une voiture à votre disposition... dit-il.

—J'accepte votre offre... Le brigadier Fontaine avec deux de ses hommes accompagnera le corps... Quant à vous, Cadet, ajouta le juge d'instruction en s'adressant au cocher, j'aurai besoin de vous tantôt... Soyez au Palais de Justice, dans mon cabinet, à une heure précise... Vous direz à l'huissier que vous venez pour l'affaire de la rue Ernestine... il vous introduira sur-le-champ.

—Mon magistrat, je serai exact.

Un violent coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

—Allez ouvrir, ordonna le loueur au palefrenier, et voyez ce qu'on veut...

François courut à la porte et l'ouvrit.

Un brigadier de sergents de ville parut sur le seuil. Il tenait une lettre à la main.

C'était le brigadier Lannoy, dont nous avons fait la connaissance au cimetière du Père-Lachaise.

—M. le chef de la sûreté est bien ici ? demanda-t-il.

—Oui, là-bas, au fond, sous le hangar, répondit François.

Le brigadier traversa rapidement la cour, s'arrêta près du groupe en faisant le salut militaire et dit :

—Monsieur le chef de la sûreté, je viens de la Préfecture où j'ai appris que je vous trouverais ici.

—Que me voulez-vous ?

—Je vous apporte une lettre.

—De quelle part ?

—De la part de M. Berthier, le commissaire de police du quartier du Père-Lachaise.

En même temps il tendit la missive au chef de la sûreté qui la prit, déchira l'enveloppe et déplia la feuille de papier qu'elle contenait.

A peine avait-il lu les premières lignes que ses sourcils se froncèrent et que son visage devint sombre.

—Qu'y a-t-il donc ? lui demanda le substitut.

—Il y a que nous sommes dans le jour des énigmes sanglantes !... On réclame la présence du parquet et la mienne au cimetière du Père-Lachaise, où l'on a trouvé ce matin, dans un tombeau, une femme assassinée...

Un frisson passa sur la chair des auditeurs de cette étrange nouvelle.

—Dans un tombeau !... répéta le juge d'instruction.

—A ce qu'il paraît, et le commissaire de police a dû faire forcer la serrure de la grille pour arriver jusqu'au cadavre...

—Vous aviez raison, c'est le jour des énigmes sanglantes, des crimes incompréhensibles !... Nous avons fait ici ce que nous avons à faire, il faut nous hâter d'aller au Père-Lachaise... Cocher, Cadet, au Palais de Justice, à une heure précise... Partons, messieurs...

Les magistrats s'installèrent dans les voitures qui les avaient amenés.

—J'ai un fiacre, messieurs, dit le brigadier Lannoy aux agents Jodelet et Martel, vous monterez avec moi...

—Très volontiers...

Le commissaire de police du quartier reçut les dernières instructions du chef de la sûreté, puis la porte fut ouverte à deux battants et les voitures sortirent de la cour.

La foule était toujours compacte dans la rue, mais moins bruyante, presque silencieuse.

Elle savait que de l'autre côté de la muraille il y avait un cadavre sanglant, et la présence de ce cadavre lui inspirait une sorte de recueillement.

Cependant, lorsque Cadet se montra sur le seuil en compagnie de son patron, on lui fit une ovation chaleureuse.

Toutes les mains se tendirent pour saisir la sienne, puis on l'entoura curieusement afin de le questionner au sujet du mystérieux drame qu'il devait connaître mieux que personne, y ayant joué un rôle important.

Pendant ce temps le brigadier Fontaine partait pour conduire à la Morgue le corps de l'individu trouvé dans la voiture 5,583.

Rejoignons le juge d'instruction, le chef de la sûreté, le substitut du procureur de la République, etc., au moment où ils entraient dans les bureaux du conservateur du cimetière.

Celui-ci, en compagnie du commissaire de police, attendait avec impatience le retour du brigadier Lanoy.

Le commissaire avait commencé la rédaction de son procès-verbal.

En voyant arriver les voitures, il poussa un : *Ouf !*... de satisfaction...

— Enfin, vous voici, messieurs ! dit-il aux magistrats ; je souhaitais d'autant plus vivement votre présence que l'affaire au sujet de laquelle je vous ai fait prévenir est plus obscure...

Et en peu de mots, il mit les nouveaux venus au courant de ce qui s'était passé le matin.

— Vous vous étonniez de notre retard, je le comprends... fit le juge d'instruction après avoir écouté avec attention. Vous ne vous étonnez plus quand vous saurez que votre émissaire a dû venir nous trouver à la Chapelle où nous étions retenus par une enquête au sujet d'un assassinat non moins incompréhensible que celui qui nous amène ici... Vous avez commencé un procès-verbal ?

— Oui.

— Voulez-vous me le communiquer ?

— Le voici.

M. de Gibray en prit connaissance.

— Etrange ! murmura-t-il ensuite. Rendons-nous sur le lieu du crime...

— Dois-je faire venir immédiatement les ouvriers qui ont découvert le cadavre ? demanda le conservateur.

— C'est indispensable...

Un employé du cimetière fut expédié à la recherche des marbriers, qu'il trouva chez un marchand de vin de la rue du Repos où ils attendaient avec patience l'arrivée de la justice.

Ils s'empressèrent de solder leur dépense et de se rendre auprès du tombeau où les magistrats les avaient précédés de quelques minutes.

Un certain nombre de curieux auraient bien voulu s'approcher du monument funéraire, mais les agents, fidèles à la consigne donnée, les tenaient à distance.

Le commissaire de police montra les taches de sang qui tranchaient sur la blancheur de la neige et avaient fait découvrir le crime.

Il expliqua de vive voix ce que relatait déjà son procès-verbal, c'est-à-dire la nécessité absolue de forcer la porte, après l'invincible résistance opposée par le pêne aux tentatives d'un serrurier.

Son explication touchait à son terme quand arrivèrent les marbriers et les gardiens présents à l'ouverture du tombeau.

La porte, que la serrure ne retenait plus, fut rouverte aussitôt.

La description de l'intérieur du monument funéraire devenant nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous allons donner cette description en aussi peu de mots que possible.

Le tombeau, construit en granit grisâtre, sans aucune sculpture extérieure, sauf un écusson surmonté de la couronne de comte, occupait, nous croyons l'avoir dit, une superficie de vingt-huit ou trente mètres carrés.

Au fronton de style gothique ne se lisait aucune inscription.

Dans les murailles latérales, à une hauteur de plus de deux mètres, des trèfles à jour, nous le savons déjà, éclairaient l'intérieur.

Au fond, adossé au mur et faisant face à la porte, s'élevait un petit autel en marbre avec tabernacle.

Sur cet autel reposaient un christ argenté et quatre flambeaux de même métal garnis de cierges de cire jaune, les uns intacts, les autres consumés à demi.

Six chaises en forme de prie-Dieu meublaient cette sorte de chapelle, six chaises de bois noir, à dossiers élevés, à sièges très bas recouverts en vieilles tapisseries aux couleurs éteintes.

Trois de ces chaises étaient renversés.

Les autres étaient debout, mais sans ordre et comme au hasard.

Un tapis fané couvrait en partie les dalles de marbre, alternativement noires et blanches comme les cases d'un damier.

Sur les parois de droite et de gauche étaient accrochés deux tableaux de l'école italienne.

Le premier représentait la *Descente de croix*.

Le second reproduisait la *Résurrection de Jésus*.

Une buée humide, formant comme un voile de brouillard sur les tons jaunes du vernis, rendait presque indistinctes les figures de ces deux tableaux.

XI

Un demi-jour lugubre régnait dans l'intérieur que nous venons de décrire.

Quelques couronnes s'étaient devant l'autel, toutes fanées, à l'exception d'une seule absolument fraîche.

Le cadavre de la femme assassinée était étendu sur le dos, nous le savons.

Une écume rougeâtre moussait aux commissures de ses lèvres blanchies.

Un filet de sang dessinait une ligne pourpre autour de son cou.

Les bras étaient étendus, les mains crispées, les yeux grands ouverts.

Le visage, dont la mort avait immobilisé les traits, offrait une expression d'épouvante et d'horreur.

Les détails dans lesquels nous avons cru devoir entrer furent relatés d'une façon minutieuse au procès-verbal.

La victime inconnue d'un crime inexplicable pouvait avoir quarante ans.

Entièrement vêtue de deuil, elle portait un chapeau de crêpe noir recouvert d'un long voile de même étoffe.

Une blessure profonde se voyait à son cou.

La forme de cette blessure indiquait clairement que le meurtrier avait fait usage d'un poignard à lame triangulaire.

— Procédons par ordre... dit M. de Gibray après les premières constatations ; il faudrait fouiller les vêtements de la morte...

Jodelet s'agenouilla près du corps et vida consciencieusement les poches.

Elles ne renfermaient d'autre objet qu'un mouchoir de toile fine.

— Voyez la marque du mouchoir... commanda le juge d'instruction.

— Aucune marque, monsieur, répliqua Jodelet surpris, à la suite d'un rapide examen ; c'est ici comme à la rue Ernestine...

Les magistrats se regardèrent étonnés.

M. de Gibray reprit :

— La marque qui manque au mouchoir se trouvera peut-être au linge de corps.

— Il y a une seconde blessure au cœur ! s'écria Jodelet qui venait de tourner le cadavre. La plaie du cœur ressemble à celle de la gorge, et toutes deux sont pareilles à la blessure du cadavre de la rue Ernestine !...

Pendant quelques secondes, un profond silence régna dans le tombeau.

Magistrats et témoins semblaient frappés d'une sorte de stupeur.

M. de Gibray reprit la parole.

— Que dites-vous, là, Jodelet ? fit-il en se penchant vers le corps inanimé.

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

2.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

3.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

4.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

5.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

6.—LE SOCIALISME, encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle, sous forme de dictionnaire. 1 vol. gr. in 8 de 158 pages.

7.—L'ELECTRICITE, (même genre). 1 vol. de 184 pages.

8.—LA PHOTOGRAPHIE, (même genre). 1 vol. de 152 pages.

9.—L'ARCHITECTURE, (même genre). 1 vol. de 128 pages.

10.—LE JARDINAGE, (même genre). 1 vol. de 160 pages.

11.—MINÉRALOGIE ET LITHOLOGIE, (même genre). 1 vol. de 158 pages.

12.—HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours, par Sylva Clapin. 1 vol. illustré et cartonné de 212 pages.

POÉSIES

13.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

14.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

15.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

16.—LE TRÉSOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

17.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

18.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

19.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en marquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

20.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

21.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

22.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir marquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

A suivre

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

XV

NOUVEAU CRIME

En apercevant M. Dalmon au milieu de la foule qui assistait au départ du *Sirius*, Reynard, tout d'abord, s'était éru perdu. Heureusement pour lui, comme nous le savons, le ballon quittait le sol juste au moment où l'ancien commerçant de la rue des Lombards reconnaissait son voleur dans le compagnon de James Well.

Une fois dans les airs, le misérable, se voyant, pour l'instant du moins, hors de danger, avait rapidement repris son sang-froid.

Toutefois, il était loin d'être absolument tranquille. Sa trace était découverte : la police de Brisbane, avertie de son départ sur *Le Sirius*, allait évidemment télégraphier à Rockhampton et dans toutes les localités voisines l'ordre de l'arrêter, et il serait sans doute saisi dès que le ballon toucherait terre.

Cette perspective, on le comprend, l'effrayait beaucoup.

Dominé par ces réflexions, il ne s'occupait aucunement du panorama qui se déroulait à ses pieds, et ne répondait que par monosyllabes aux paroles de James Well qui lui en expliquait verbeusement tous les détails.

La nuit venue, l'aéronaute s'enveloppa dans une couverture et se disposa à dormir. Il invita son compagnon à l'imiter.

— Nous n'avons aucun danger à craindre, dit-il. Le temps est au beau fixe et l'alizé nous pousse avec une vitesse toujours égale, dans la direction de Cometville, station de la ligne de Rockhampton, près de laquelle je compte atterrir demain dans la matinée. D'ici là, nous pouvons donc nous reposer en toute sécurité.

— C'est ce que je vais essayer de faire, répondit Reynard, d'autant plus que la nuit n'est pas très claire, et que l'on ne peut rien distinguer. Je désire seulement être réveillé au lever du jour.

— Dormez sans crainte. Je suis habitué à me réveiller quand je veux, je vous avertirai à temps.

Reynard s'enveloppa dans une couverture, à l'exemple de l'aéronaute, et s'étendit à ses côtés, au fond de la nacelle.

Mais il lui fut impossible de se livrer au sommeil. Ses pensées, ses craintes le tenaient lugubrement éveillé. Il se voyait arrêté, emprisonné, condamné à la réclusion perpétuelle, peut-être même à mort, à cause de sa tentative d'assassinat sur Geneviève.

Bien avant le jour, James Well se réveilla et vit Reynard, accoudé sur le bord de la nacelle, l'œil fixe et perdu dans la vague, le front plissé.

— Ah ! dit-il, vous êtes réveillé avant moi. Vous paraissez soucieux, qu'avez-vous donc ? Tout va bien notre voyage s'accomplira sans incident.

— Je n'ai rien, répondit Reynard, je suis seulement un peu fatigué parce que je n'ai pas dormi.

En même temps que le jour se levait, ils virent les premières maisons de Cometville se dessiner à l'horizon.

— Nous voici parvenus au terme de notre voyage, dit alors James Well. Nous allons prendre nos dispositions pour descendre à terre.

Reynard garda quelques instants le silence ; puis,

tout à coup, posant la main sur l'épaule de son compagnon :

— Tenez-vous absolument, lui demanda-t-il, à prendre terre à Cometville ?

— Pourquoi cette question ? répondit l'aéronaute. — Ne le devinez-vous pas ? C'est que j'ai l'intention de vous proposer de continuer notre route plus loin encore.

— Ah ! fit James Well d'un ton surpris... En somme, ajouta-t-il après une seconde de réflexion, je n'ai aucune raison particulière de descendre à Cometville. Pour vous être agréable, je consentirai volontiers à pousser un peu plus au nord, jusqu'à Clermont où nous serons dans deux ou trois heures. Comme cette ville est également desservie par le chemin de fer, il ne me sera pas plus difficile de gagner ensuite Rockhampton.

— Nous ne nous entendons pas, cher M. Well, répondit Reynard ; ce n'est pas deux ou trois heures de plus que je désire passer en ballon, mais au moins la journée tout entière.

James Well, très surpris, regarda Reynard, en répétant d'un ton interrogatif :

— La journée tout entière ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? continua Reynard. Ne vous reste-t-il pas des provisions en quantité suffisante ? *Le Sirius* n'est-il pas toujours en parfait état ?

— Sans doute, sans doute, répondit enfin James Well. Mais ce soir, où serons-nous ? Probablement au-dessus de quelque forêt ou de quelque désert, loin de toute habitation, de toute route. En prenant terre en un tel endroit, je serais forcé d'abandonner mon ballon, ce qui serait une grosse perte pour moi. Nous-mêmes, que deviendrions nous ensuite ?

— Nous aviserons à cela plus tard. Pour l'instant je vous offre une nouvelle somme de mille livres sterling, si vous voulez accepter ma proposition.

— *By God !* s'écria l'aéronaute en changeant de ton, c'est plus que ne vaut mon ballon avec tous ses appareils ; et vous avez des arguments excellents pour qu'on soit de votre avis. Je pense aussi que ce soir nous pourrions sans doute atterrir non loin de la voie ferrée qui mène de Townsville à Hughenden... C'est donc une affaire conclue, J'accepte.

Pendant cette conversation, *Le Sirius*, continuant sa marche, avait déjà dépassé Cometville.

A onze heures, il planait au-dessus de Clermont.

Un peu plus loin, toute trace d'habitation disparut, et les deux hommes n'aperçurent plus devant eux qu'une immense forêt d'eucalyptus.

Dans l'après-midi, cependant, lorsqu'ils eurent laissé derrière eux une rivière assez considérable — le Belyando — le terrain s'éleva peu à peu. Le ballon qui, depuis Clermont, s'était tenu constamment à une hauteur variant entre cinq et six cents verges, ne se trouva plus qu'à trois ou quatre cents pieds du sol.

L'aéronaute fit remarquer à son compagnon le changement qui s'était opéré dans la végétation.

— Les buissons qui couvrent ce plateau, expliqua-t-il, constituent ce que nous appelons le scrub. En certains points, ils forment des fourrés tellement enchevêtrés que, pour passer outre, il faut y mettre le feu.

Pendant plusieurs heures, les deux hommes n'eurent sous les yeux que ce paysage désolé.

Enfin, comme le soleil s'inclinait vers l'horizon du couchant, ils virent le sol se creuser sous leurs pieds, et ils ne tardèrent pas à se trouver au-dessus de la forêt qui couvre les bords de la Cave-River.

— Nous approchons, dit James Well au bout d'un certain temps, de la ligne du chemin de fer de Townsville à Hughenden.

— Je crois même qu'on a récemment établi une station au point où cette ligne coupe la Cave-River, et ce point doit se trouver situé sur la route que nous suivons. Toutefois, comme nous n'aurions pas le temps de l'atteindre avant la nuit, nous allons nous rapprocher de terre pour descendre au premier endroit favorable. Nous passerons la nuit comme nous pourrions et, demain matin, nous nous mettrons en marche pour gagner la station de Cave-River. Je reviendrai ensuite avec quelques hommes et des chevaux afin de chercher mon ballon. Quant à vous, si vous le voulez, vous pourrez prendre le premier train pour Townsville.

— Fort bien, répondit Reynard... Mais, dites-moi, fit-il tout à coup, est-ce que Townsville est reliée à Brisbane par le télégraphe ?

— Sans doute, de même que tous les ports de la côte orientale. Vous ne saviez pas cela ?

— Alors, insista Reynard sans répondre à la question de Brisbane, on peut télégraphier à tous les ports de la côte orientale et dans toutes les localités qui leur sont reliées par des lignes secondaires comme, par exemple, les stations situées entre Townsville et Hughenden ?

— Assurément, répondit James Well.

— Eh bien ! fit brusquement Reynard, il ne me plaît pas de descendre près d'une de ces stations.

— Ah ! Et pour quelle raison ?

— Que vous importe !... Si vous voulez consentir à passer encore cette nuit en ballon, j'ajouterai mille autres livres à celles que je vous ai déjà promises.

L'aéronaute ne répondit pas immédiatement : il réfléchissait. Les façons de son compagnon commençaient à lui paraître étranges, et un terrible soupçon lui traversa l'esprit. Cependant, il se contenta de dire :

— Vous êtes donc bien riche, pour offrir ainsi de pareilles sommes ?

— Oui, répondit Reynard, je suis riche, et si vous vous prêtez à l'exécution de mes projets, je vous récompenserez magnifiquement.

— Quels sont ces projets ? questionna James Well, en regardant Reynard.

Reynard hésita une seconde ; puis, soudain, montrant la valise qu'il avait déposée au fond de la nacelle :

— Vous voyez cette valise, dit-il ; elle contient, en bank notes, pour près de \$500,000. Si vous voulez m'aider à fuir l'Australie, le quart de cette somme est à vous.

— L'offre est tentante, assurément. Mais, permettez-moi une simple question : d'où provient cet argent ?

— Que vous importe !

— Il m'importe beaucoup, déclara froidement l'aéronaute, car je ne voudrais, à quelque prix que ce soit, me faire le complice d'un voleur.

En entendant ces paroles, Reynard, malgré tout son cynisme et toute son audace, ne put s'empêcher de tressaillir ; son visage devint livide.

— Ah ! ah ! fit James Well, je vois que j'ai deviné juste. Les bank notes que renferme cette valise, vous les avez volées, et, qui sait ? peut-être après avoir commis un assassinat. Ma conscience d'honnête homme me dicte la conduite que je dois tenir. Je ne suis pas un voleur, moi.

Sur ces mots, saisissant la corde fixée à la soupape du ballon, il la tira pour laisser échapper le gaz.

— Que faites-vous ? s'écria Reynard, en lui saisissant le bras.

— Vous le voyez, répondit froidement James Well, je me dispose à atterrir... Et, poursuivit-il, en brandissant, sur son compagnon un revolver qu'il venait de tirer de sa poche, je vous avertis que, si vous faites le moindre mouvement, je vous brûle la cervelle.

Reynard se jeta vivement en arrière.

(A suivre)